

TAHITI

TERRE FRANCAISE COMBATTANTE



TAHITI

TERRE FRANÇAISE COMBATTANTE

Docteur E. de CURTON

Médecin du Corps de Santé Colonial
Ancien Gouverneur des Établissements
Français d'Océanie

PUBLICATIONS DE LA FRANCE COMBATTANTE

LONDRES : 4 CARLTON GARDENS

BROCHURE No.101

1942

A LA MÉMOIRE DU
Capitaine de Corvette Jean GILBERT
Mort pour la France

PREFACE

L'ouvrage du Médecin-Commandant de Curton sur Tahiti et la Polynésie Française est le premier d'une série publiée sous les auspices du Commissariat National aux Colonies pour mettre à la disposition des Volontaires des Forces Françaises Libres et du public une documentation concise, sincère et actuelle sur les territoires français qui, à l'appel du général de Gaulle, ont rejeté l'armistice et continuent la lutte pour la libération de la Patrie.

Le Docteur de Curton appartient à cette élite que constitue le Corps de Santé des Troupes Coloniales. A la fois homme de science et homme d'action, traitant avec la même sollicitude Indigènes et Européens, militaires et civils, cumulant fréquemment sa mission médicale avec les fonctions d'administrateur, veillant sur le moral des populations comme sur leur physique, offrant à chacun l'exemple du labeur désintéressé, le vrai médecin colonial incarne aux yeux des habitants de nos terres lointaines les vertus qui font aimer la France.

Il est par conséquent naturel qu'en Océanie, comme en de nombreux autres points de notre Empire, Européens et Indigènes aient tourné leurs yeux vers des hommes comme le Docteur de Curton, lorsqu'ils cherchaient une direction à l'heure du désastre. Le Docteur de Curton servait alors aux Îles sous le Vent dont il était, à la fois, le médecin et l'administrateur. La capitulation fit tomber sur ses épaules des devoirs additionnels et imprévus : avec quelques compagnons, il lui appartient d'organiser la résistance aux ordres d'un gouvernement soumis aux "diktats" de l'ennemi, et lorsque les habitants de Tahiti se furent prononcés par référendum pour le ralliement des Établissements Français de l'Océanie au général de Gaulle, il fut désigné pour en être le Gouverneur.

Il aurait donc été difficile de choisir un homme plus qualifié que le Docteur de Curton pour écrire une étude sur Tahiti et la

Polynésie Française. Le lecteur trouvera dans ce livre, sous la forme condensée imposée par les circonstances, ce qui est essentiel à la connaissance de la géographie, de l'histoire, de l'économie des Établissements Français de l'Océanie, aussi bien que de leur importance militaire.

Mais les Français pour qui ces pages ont été écrites y trouveront quelque chose de plus : le témoignage d'amour et de confiance donné par les populations de toutes races de ces colonies situées aux antipodes, dotées par la nature et le ciel de tous les agréments de l'Eden, et qui choisirent délibérément d'apporter à nouveau dans la guerre leurs vies et leurs biens plutôt que d'accepter l'abaissement de cette France, où beaucoup n'étaient jamais allés, mais qui méritait à leurs yeux les sacrifices suprêmes parce qu'elle représentait dans le monde, pour les races les plus raffinées comme pour les plus primitives, toutes les aspirations qui élèvent l'homme.

RENE PLEVEN,

Commissaire National à l'Économie,
aux Finances et aux Colonies.



I

LES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS D'OCÉANIE

La France a groupé sous le nom d'Établissements Français d'Océanie une série d'archipels dispersés dans le Pacifique Sud, aux antipodes de la métropole, à mi-chemin entre l'Amérique Centrale et le Continent australien.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

Ces archipels sont au nombre de cinq :

L'archipel de la Société est lui-même divisé en :

Îles du Vent comprenant Tahiti et ses dépendances :

Mooréa, Tetiaroa, Maïao, Mehetia.

L'île de Tahiti, un peu plus étendue que la Martinique, dessine un huit dont la petite boucle ou presque-île de Taiarapu est reliée à la grande île par un isthme étroit (isthme de Taravao) dont le côté sud est occupé par la vaste rade de Port-Phaéton. La côte nord-ouest abrite le port de Papeete, capitale administrative et seule ville de la Colonie (8,000 habitants).

L'île sœur de Tahiti, Mooréa ou Eimeo, n'en est séparée que par un chenal de neuf miles de largeur, toujours agité par les vents du sud-est. Entre les massifs ruiniformes d'Eimeo viennent s'enfoncer, pareilles à des fjords, les magnifiques baies de Opunohu et de Paopao.

Îles sous le Vent comprenant les îles jumelles de Raiatea-Tahaa baignant dans le même lagon (port en eau profonde à Uturoa), les îles montagneuses de Huahine, Bora-Bora et Maupiti, les atolls de Tupai, Mopelia, Scilly, Bellinghausen.

L'archipel de la Société est essentiellement constitué d'îles hautes d'origine volcanique où de grands pics isolés, verdoyants à la base, alternent avec des masses rocheuses curieusement déchiquetées. Leur hauteur est d'autant plus frappante que l'île qui leur sert d'assise est très peu étendue : Tahiti avec ses trente miles de diamètre a des sommets qui s'élèvent à plus de 2,000 mètres (Mont Orohena 2,322 m., Aorai 2,069 m.).

Ces massifs volcaniques sont entourés de récifs coralliens qui brisent la violence des flots et ménagent entre le rivage et la haute-mer un lagon tranquille dont la couleur varie avec la



profondeur d'immersion des massifs madréporiques qui y poursuivent leur lent développement.

La barrière de récifs est coupée par place de "passes" de dimensions variables par lesquelles les navigateurs ont accès aux ports naturels s'abritant dans les baies qui pénètrent les flancs du massif rocheux.

Une quantité de petits cours d'eau à débit torrentiel arrosent les îles. Leurs eaux cristallines descendent des hautes vallées par bonds successifs, creusant au pied des cascades des bassins naturels où les "vahine" aiment venir plonger, drapées dans leurs "pareu" aux couleurs éclatantes.

L'intérieur des îles, visité seulement par les chasseurs de sangliers et les porteurs d'oranges, est recouvert d'une végétation inextricable où croissent pêle-mêle des essences utiles (tamanu, bois de rose, burao, pandanus, orangers, fei, etc) et des broussailles épineuses qui en rendent l'accès difficile.

Les pentes les plus accessibles sont grossièrement débroussées et plantées d'ignames, d'arachides et de manioc. Au fond des vallées des caféiers et des vanillières croissent librement, emmêlés aux hibiscus et aux fougères arborescentes.

La bande côtière, réduite à un mince ruban, est parcourue par une piste routière qui serpente sous les cocotiers dont les palmes filtrent le bleu intense et tendre du ciel des tropiques. De place en place un village indigène entouré de tarodières et de bananeraies où s'ébattent des cochons noirs et des coqs agressifs ; auprès de toutes les maisons se dressent quelques "maiore" dont les feuilles immobiles et luisantes sont étrangement décoratives.

Sur les plages de sable noir, pendus aux bras morts des burao, sèchent les grands filets de pêche, tandis que les frêles pirogues à balancier glissent sans bruit sur les eaux immobiles du lagon transparent.

L'harmonie et le calme de ces paysages, doucement animés par le grondement lointain du récif et par le lent frémissement des palmes de cocotier que berce la brise de mer, sont un des éléments du charme de Tahiti.

Ce charme est si subtil qu'on ne peut le traduire par des mots ou par des images, et qu'on doit se contenter de redire avec Béatrice Grinshaw :



" Dans toutes les vastes mers du Sud il n'est rien d'égal en beauté, en charme subtil et prenant, rien de plus séduisant que l'exquise Tahiti.

Les attraits de toutes les autres îles s'y trouvent rassemblés. Ses montagnes sont aussi grandioses et majestueuses que le plus beau des milliers de pics volcaniques qui ponctuent l'azur du Pacifique. Ses femmes sont incontestablement les plus belles des mers du Sud. Son sol est si généreux que ses produits sont en excès. Et par-dessus tout Tahiti possède en elle-même une séduction, une atmosphère de romance que Keats eut seul été capable d'exprimer. Pierre Loti le tenta et n'y parvint qu'à peine ; Stevenson échoua totalement. D'autres écrivains l'ont essayé sans plus de succès.

Le charme ensorceleur de Tahiti ne peut être fixé par la plume ni reproduit par l'objectif. Il faut l'éprouver pour le comprendre."

L'archipel des Australes, à trois cents miles au sud de Tahiti, comprend les quatre îles hautes de Rimatara, Rurutu, Tubuai, Raivavae. Elles sont séparées les unes des autres par des distances de l'ordre de trente à quarante lieues.

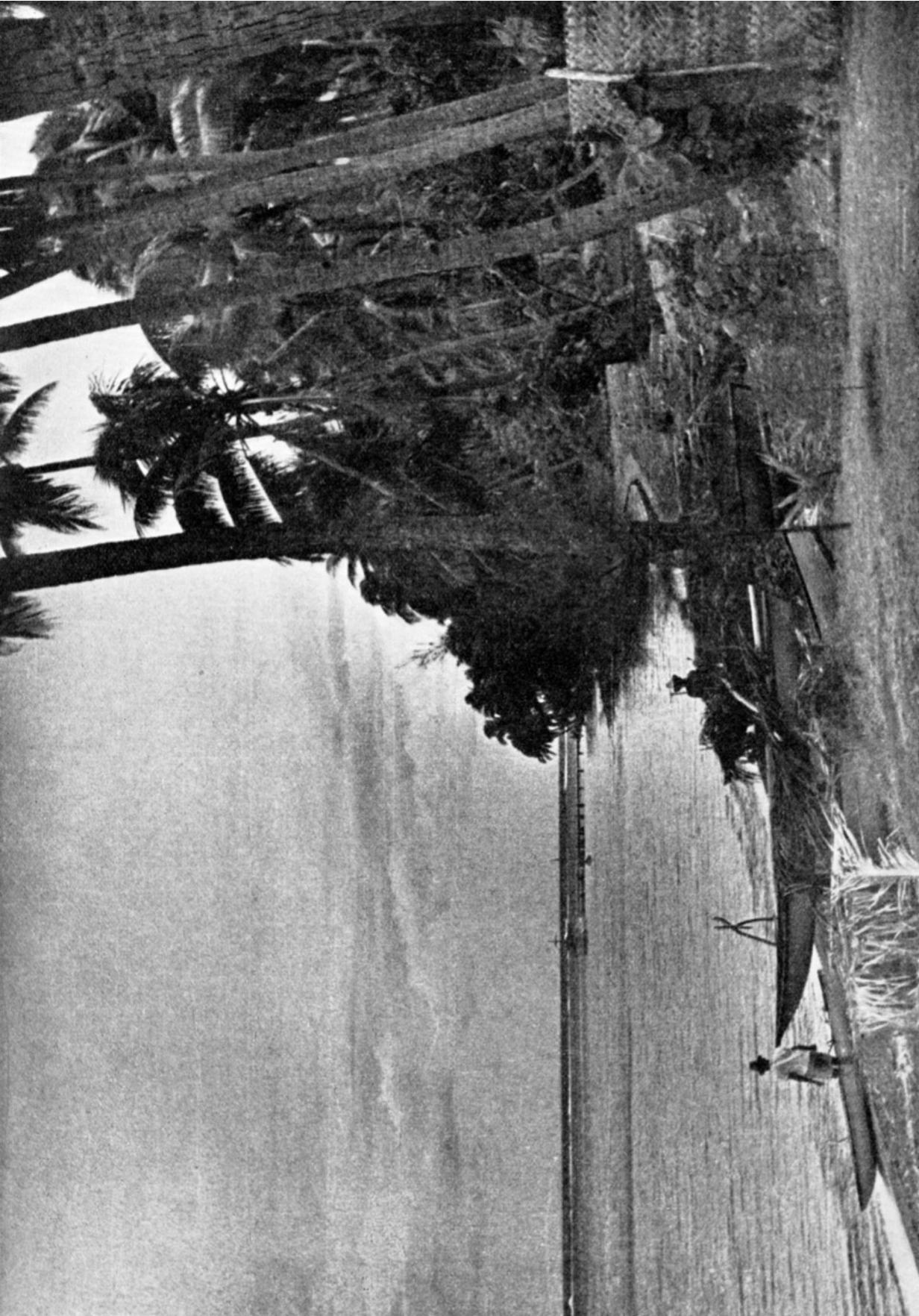
A cet archipel est administrativement rattachée l'île volcanique de Râpa (Pic Kunia, 1,460 m.) située à quatre cents miles plus au sud. Son sous-sol est riche en lignite et sa latitude (27°38) lui vaut un climat tempéré qui permet la culture des légumes européens.

L'archipel des Gambiers, à 980 miles au sud-est de Tahiti, est constitué par quatre îles volcaniques enfermées dans un lagon commun que ceinture un récif très incomplètement fermé.

Son île principale Mangareva abrite le petit port de Rikitea dominé par les versants rocheux des Monts Duff (401 m.) et Mokoto (400 m.).

L'archipel des Tuamotou comprend une soixantaine d'îles basses dont l'ensemble dessine une longue chaîne dirigée nord-ouest sud-est, et s'étalant entre les 14 et 23^e degrés de latitude sud et les 137 et 151^e degrés de longitude ouest.

Ces îles sont des atolls, simples couronnes coralliennes autour



d'un lagon intérieur de dimension parfois considérable : le lagon de Rangiroa pourrait contenir l'île de Tahiti tout entière.

La couronne corallienne est de largeur variable, en général inférieure à deux kilomètres. Son développement varie de quelques kilomètres à plus de cent miles (Fakarava).

Tantôt elle émerge régulièrement, formant un anneau parfait séparant le disque émeraude du lagon du bleu profond de l'océan (Niau, Tepoto). Tantôt le lagon a fini par se combler par suite de la croissance ininterrompue des madrépores et de l'évaporation de la masse liquide jamais renouvelée (Nukutavake). Plus souvent la couronne madréporique est discontinue, certains récifs émergeant à peine aux basses mers tandis que d'autres pâtés coralliens s'élèvent à 20 ou 30 pieds au-dessus du niveau des hautes-marées.

En tout cas ces îles restent toujours très basses, les madrépores cessant de vivre et de construire lorsqu'ils ne sont plus immergés. Aussi la traversée de cet archipel, à qui Bougainville donna dès 1768 le nom "d'archipel dangereux," est-elle redoutée des navigateurs que seul le grondement des rouleaux déferlant sur le récif avertit de la proximité de la terre.

La formation de ces atolls a donné lieu à de nombreuses controverses scientifiques.

Le patient travail des madrépores, poursuivi inlassablement pendant des millénaires, est évidemment à la base de la formation des murs coralliens aujourd'hui émergés.

Mais les conditions même de cette émergence sont encore discutées. Il semble cependant établi qu'elle soit due à une élévation brusque du sol sous-marin lors de poussées volcaniques successives. Les madrépores mis au contact de l'air et de la lumière meurent alors et les coraux, broyés par les lames, forment le sol calcaire des atolls.

Parfois la poussée volcanique a été si considérable qu'un massif corallien a pu être élevé très au-dessus du niveau de la mer ; tel est le cas de l'îlot de Makatea (70m. d'altitude) : son sol est formé d'énormes colonnes calcaires enserrant des poches de phosphates résultant de la décomposition de la faune sous-marine qui habitait cette mer de corail. L'exploitation de ces poches de phosphates est une des richesses de l'Océanie française.



L'accès des lagons intérieurs est parfois possible par des "passes" poissonneuses où des requins géants rendent la plonge dangereuse. Plus souvent le débarquement doit se faire à même le récif extérieur : les indigènes ont une habileté particulière à lancer leurs baleinières sur la crête d'une vague maîtresse qui vient déposer l'embarcation au sec, si toutefois le barreur a su en maintenir l'axe dans la direction favorable.

Le lagon des atolls est habituellement poissonneux et renferme en outre des nacres perlières dont la récolte est une des principales ressources de l'archipel Tuamotou.

L'archipel des Marquises, le plus voisin de l'équateur (Eiao n'est qu'à 8° de latitude sud), est formé de six îles principales divisées en deux groupes distincts, tous deux distants de Tahiti de plus de huit cents miles.

Le groupe Nord-Ouest comprend Ua-Pou, Ua-Uka et surtout Nuka-Hiva qui abrite la capitale administrative de l'archipel, Taiohae, au fond d'une baie immense pouvant recevoir une flotte moderne tout entière. Le groupe sud-est comprend Hiva-Oa, Tahuata et Fatou-Hi va justement célèbre par sa "baie des vierges."

Ces îles volcaniques ont un aspect très différent de celui des îles des autres archipels : aucune formation corallienne ne vient briser la violence des flots qui battent sans cesse leurs falaises abruptes et dénudées.

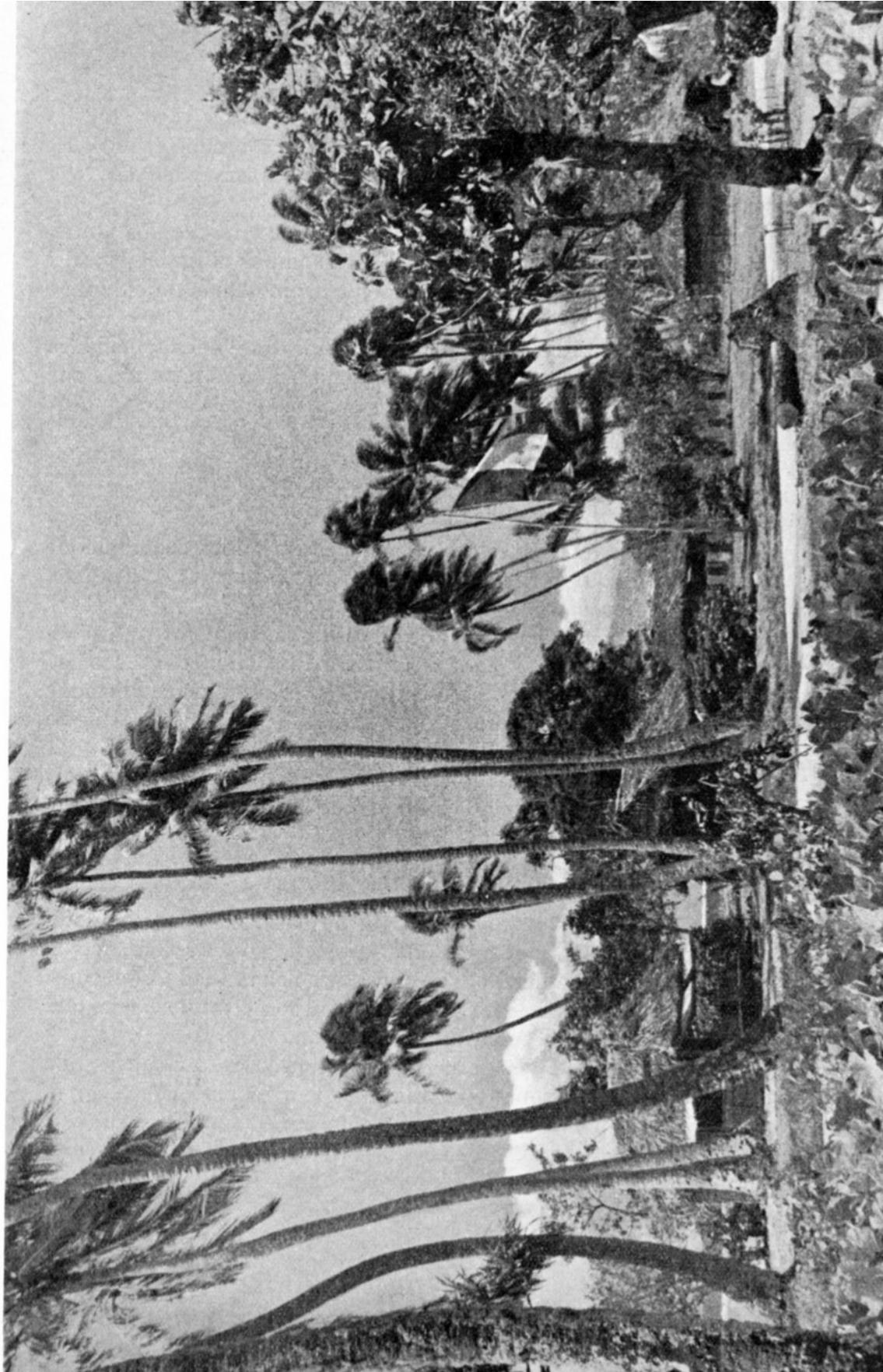
Leur allure sauvage et inhospitalière contraste étonnamment avec l'aspect accueillant des pentes verdoyantes et harmonieuses des îles de la Société.

Entre leurs pics austères se découpent des baies profondes et obscures où le vent vient s'abattre en rafales dangereuses pour les navires qui y viennent ancrer : baies de Hakau, de Taipivai-Houmi, de Vaitahu.

Clipperton. Aux cinq archipels d'Océanie s'est ajoutée récemment l'île de Clipperton. Cet atoll isolé dans le Pacifique septentrional occupe par rapport aux E.F.O. une situation excentrique, gisant par 10°17 de latitude nord et 111°31 de longitude ouest, à 2,800 miles de Tahiti.

Aussi fut-il si délaissé par la France, au nom de laquelle Le

'maramu,' vent du sud-est, sur Moorca



Coat de Kerveguen en avait pris possession dès 1858, que les U.S.A. puis le Mexique l'avaient tour à tour occupé et exploité. La souveraineté française fut reconnue définitivement en 1932 après arbitrage du roi d'Italie.

L'addition au domaine colonial français de cet îlot jamais visité, inhabité et improductif n'avait qu'une signification morale.

L'extension au Pacifique de la guerre mondiale lui en donne une nouvelle.

Cependant l'île de Clipperton ne disposant d'aucun mouillage sûr et ayant des passes trop peu profondes pour donner accès aux navires de haute mer ne constitue pas un point stratégique de réelle importance. Son lagon pourrait toutefois être utilisé comme plan d'eau pour un relia d'hydravion.

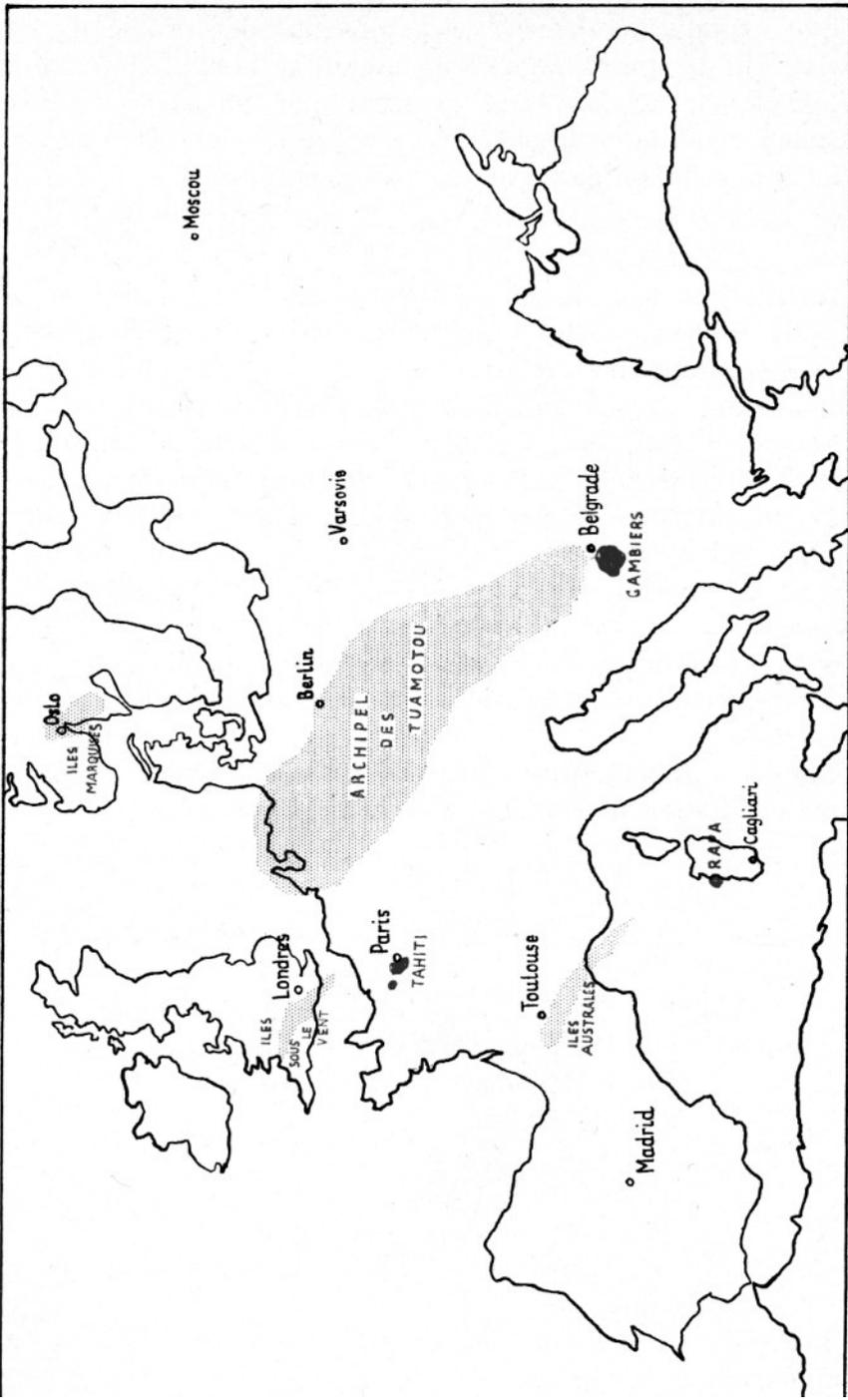
Ce qui caractérise essentiellement la distribution géographique des 125 îles qui forment les Établissements Français de l'Océanie, c'est *leur dispersion*.

Constituant une surface émergée de 4,000 kilomètres carrés, elles s'éparpillent sur une surface maritime voisine de 2,000,000 de km². Cette poussière d'îles qui représente à peine l'étendue d'un petit département français occupe ainsi une portion du globe comparable en surface à l'Europe occidentale.

Une carte superposant les Établissements français de l'Océanie avec l'Europe montre, mieux que toute autre comparaison, cette extraordinaire dispersion.

Si, en effet, on fait coïncider la capitale de la colonie Papeete, avec la capitale de la métropole Paris, on constate que les Îles sous le Vent viennent se placer sur le bassin de Londres, tandis que Râpa occupe le nord de la Sardaigne, que les Gambiers et les Marquises entourent respectivement Belgrade et Oslo et que l'archipel des Tuamotou recouvre l'Europe centrale et la plus grande partie de l'Allemagne occidentale.

Cette formidable dispersion explique les difficultés qu'a rencontrées la colonisation française pour la mise en valeur et l'administration de ces petits territoires et surtout pour



leur organisation sociale : difficultés d'assistance médicale, de distribution de l'enseignement, de ravitaillement.

Elle explique également la complexité des problèmes de défense qui se posent dans ces archipels dont l'importance stratégique est devenue plus évidente que jamais et dont la surveillance militaire complète nécessiterait une flotte aéronavale analogue à celle qui garde le continent australien.

* * *

Autant que leur dispersion, l'*éloignement* des Établissements Français d'Océanie des continents voisins, caractérise leur position géographique.

Les centres de peuplement les plus proches sont :
les Hawaï-U.S.A. qui occupent dans le Pacifique Nord une position symétrique par rapport à la ligne équatoriale et font partie du même groupe polynésien; Papeete-Honolulu = 2440 miles marins.

les Samoa américaines (Polynésie): Papeete-Tutuila = 1,250 miles.

les Samoa britanniques: Papeete-Suva = 1,850 miles.

la Nouvelle-Calédonie Française: Papeete-Nouméa = 2,400 miles.

Mais ce sont des centres ayant les mêmes caractères d'insularité et une civilisation d'évolution somme toute comparable.

Les grands continents voisins sont à des distances plus considérables encore :

l'Australasie : Papeete-Auckland (Nouvelle-Zélande) = 2,400 miles.

Papeete-Sydney (Australie) = 3,200 miles.

l'Amérique : San-Francisco (U.S.A.) = 3,700 miles.

Colon (Panama) = 4,500 miles.

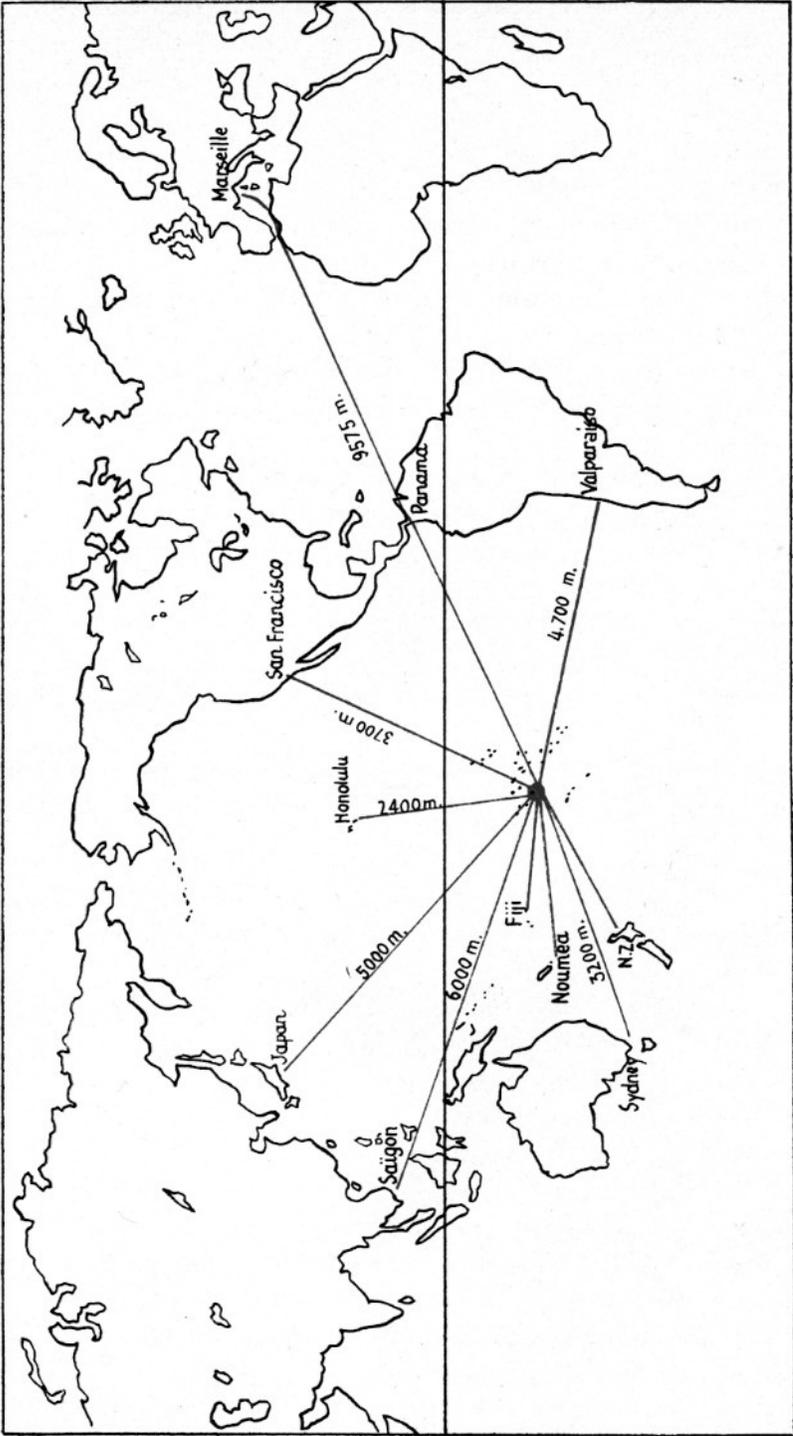
Santiago (Chili) = 4,700 miles.

l'Asie : Yokohama (Japon) = 5,000 miles.

Saigon (Indo-Chine française) = 6,000 miles.

l'Europe : Marseille (France) = 9,575 miles.

Ces chiffres expliquent les courants commerciaux actuels et aussi leurs difficultés. Ils expliquent aussi le mode de peuplement des E.F.O. et les conditions de leur découverte tardive.



De par sa position géographique l'Océanie française pourrait être soumise à un *climat* chaud, humide et débilitant, tel celui d'archipels de même latitude (Nouvelles-Hébrides, Comores, Fidji).

Au lieu de cela Tahiti est le pays de l'éternel printemps. Et ce climat égal, dû aux alizés qui soufflent constamment et au vent des montagnes (Hupe) qui procure des nuits délicieuses, constitue un des charmes les plus frappants des E.F.O.

Pour la vérité ajoutons cependant que, si les Marquises ont déjà un climat plus rude, les Tuamotou sont soumises à une insolation d'autant plus difficilement supportable que l'intense réverbération des plages coralliennes ajoute encore à la chaleur ambiante.

Par contre les archipels les plus au Sud (Australes, Gambiers) ont de véritables hivers.

Village Tuamotou



DECOUVERTE ET HISTOIRE

Encore que l'exploration des Archipels de l'Océanie ne commence guère qu'à la fin du XVIII^e siècle, époque à laquelle les relations de voyage de Bougainville et de Cook les firent connaître à l'Europe, il est établi que de nombreux navigateurs touchèrent certaines de leurs îles dès le début du siècle précédent.

Mandana de Neyra, parti de Callao, découvrit en 1595 "las Islas Marquesas de Mandoza" (car tel est le nom dont il baptisa l'archipel que nous désignons encore aujourd'hui sous le nom d'Îles Marquises).

Fernandez de Quiros découvrit en 1606 certaines îles basses des Tuamotou et cet archipel fut plus tard traversé par Lemaire en 1616 et par Roggwein en 1722.

Ce n'est que le 17 juin 1767 que le navigateur anglais Samuel Wallis, commandant le H.M.S. Dolphin, fit de l'archipel une exploration sommaire et prit possession de Tahiti sous le nom de King George Island.

L'année suivante Bougainville à bord de la frégate française "La Boudeuse" aborda à Tahiti et, ignorant du passage de Wallis, rebaptisa l'île "La nouvelle Cythère." C'est sous ce nom qu'il fit connaître à l'Europe ces îles dont la vie primitive venait illustrer avec à propos les thèmes favoris des philosophes de l'époque.

En 1769 une expédition scientifique chargée par la "Royal Society" d'observer le passage de Vénus sur le disque solaire, choisit comme centre d'observation Tahiti. C'est dans la baie de Matavai que l'H.M.S. Endeavour qui transportait les membres de l'expédition, vint ancrer sous les ordres du Lieutenant James Cook : un monument érigé sur la pointe Vénus à quelques kilomètres de Papeete commémore ce séjour.

Le Lieutenant Cook devait revenir en 1772 à bord du H.M.S. Resolution achever l'exploration de l'archipel auquel il donna le nom de Society Islands en l'honneur de la société savante qui avait provoqué son premier voyage.

Cook aborde à certaines des îles Marquises vers 1774 mais ne rencontre que cinq des 11 îles que lui avait indiquées le grand-



prêtre Tupaia. C'est le Français E. Marchand qui en 1791 explora plus complètement cet archipel auquel il donna le nom d'Îles de la Révolution.

* * *

Les récits enthousiastes faits par Bougainville et par Cook de la beauté et du charme des îles des mers du Sud, et de l'hospitalité de leurs habitants amenèrent bien des navigateurs à visiter ces archipels de rêve.

Parmi les nombreux voiliers qui, contournant le Cap de Bonne Espérance ou affrontant la périlleuse traversée du l'étréit de Magellan, vinrent explorer les îles des mers du Sud, il en est un qui est resté particulièrement fameux par l'extraordinaire série d'aventures romantiques qu'il engendra.

C'est l'H.M.S. Bounty qui quitta l'Angleterre en 1787 pour aller chercher à Tahiti des plants de maïore (arbre à pain).

La Bounty était commandée par Bligh, capitaine d'une intelligence et d'un courage exceptionnel mais homme violent et despotique. La vie à bord pendant le long voyage d'aller fut un enfer et la terrible discipline ordonnée par Bligh lui valut la haine de son équipage.

Tahiti avec sa beauté, sa vie facile, son climat exquis, ses femmes accueillantes, fut un paradis pour des hommes qui, en six mois de séjour, eurent le temps de s'y attacher passionnément.

Aussi, peu après que la Bounty chargée de maïore eut repris la mer, l'équipage se mutina.

Bligh et seize marins restés fidèles furent abandonnés dans une baleinière, non loin des Friendly Islands alors peuplées de tribus cannibales et sauvages. Grâce à son énergie surhumaine et à sa science de la navigation le capitaine Bligh réussit cependant à gagner Timor, effectuant ainsi un voyage en bateau découvert de 3,600 miles, performance jamais encore égalée et qui fait toujours l'admiration des marins.

Pendant ce temps l'équipage mutiné rentrait à Tahiti. Mais craignant un juste châtimeut des bateaux de guerre qui ne manqueraient pas de venir rechercher la Bounty ils décidèrent d'embarquer quelques tahitiens et des "vahine" (femmes



indigènes) et ils firent voile sur Pitcairn, île encore à peu près inconnue.

La vie des réfugiés de la Bounty sur cette île déserte et inhospitalière fut une succession de drames épouvantables. Les femmes étant moins nombreuses que les hommes, leur possession donna lieu à une série de sanglantes querelles qui, en peu d'années, entraînèrent l'extermination de tous les hommes sauf un. Ce dernier vécut désormais, tel un patriarche, au milieu d'un grand nombre d'enfants demi-polynésiens qu'il s'appliqua à éduquer et à instruire selon les règles et coutumes de son pays.

Bien des années après les occupants d'un bateau anglais furent stupéfaits en approchant Pitcairn, île réputée déserte, de voir s'accrocher à leur bord une grappe d'adolescents parlant leur langue et pratiquant leur religion.

Ainsi fut expliqué le mystère de la Bounty dont la romantique aventure, la mutinerie, le courageux voyage de Bligh et la dramatique conclusion ont fait l'objet de la magnifique trilogie écrite par Nordhoff et Hall.

Une autre aventure des mers du Sud est celle du Capitaine américain Porter qui, en 1813, vint aux Marquises reposer et ravitailler son équipage épuisé par la guerre de course menée en Atlantique contre les flottes anglaises.

Porter et ses officiers firent "frères de sang" avec les chefs de diverses vallées. Ceci les entraîna à participer aux côtés de leurs "taio" aux guerres périodiques qui les mettaient aux prises avec les tribus des vallées voisines et qui se déroulaient dans le décor montagneux le plus farouche qui se puisse rêver.

Porter essuya de nombreux revers et dût plus d'une fois reconnaître la valeur de ses adversaires "taipi." Cependant il finit par en avoir raison en bombardant Taipi-Vai de son artillerie de marine, hissée à bras d'hommes sur les crêtes abruptes qui abritent cette vallée encaissée. Ayant unifié l'île sous le commandement d'un seul Chef, Porter proclama le rattachement des Marquises à son pays. Mais l'œuvre de Porter ne devait pas survivre à son départ : le gouvernement américain refusa de reconnaître cette prise de possession, illégale puisque, vingt ans avant Porter, le pavillon français avait été hissé par Marchand



sur ces terres sauvages et inhospitalières ; peu après qu'il eut pris la mer Porter apprit que ses amis avaient déjà repris leurs guerres sportives et cruelles avec les habitants de Taipi-Vai.

Taipi-Vai fut aussi le lieu de séjour du marin déserteur Melville vers 1830. Il nous a laissé dans son livre "typée" un récit vigoureux et plein de notations intéressantes concernant la vie et les coutumes des derniers cannibales.

Comme Melville bien des marins désertèrent au cours du XIX^e siècle des grands baleiniers et trois-mâts. Les capitaines d'aujourd'hui redoutent encore l'escale de Tahiti : à chaque départ quelques hommes d'équipage manquent à l'appel, tentés par la beauté du site et la douceur du climat, plus encore par la beauté des "vahine" et l'espoir d'une vie facile au milieu d'une nature généreuse.

* * *

L'histoire des Îles de l'Océanie au cours des cinquante années qui suivirent leur découverte est entièrement occupée par des luttes politiques et religieuses.

En 1797 des missionnaires protestants de la London Missionary Society arrivèrent à Papeete à bord de l'H.M.S. Duff. Dès leur arrivée ils essayèrent de s'appuyer sur l'autorité de fraîche date du chef de vallée Pomaré qui en 1793 s'était proclamé roi de Tahiti.

La première moitié du XIX^e siècle vit la consolidation de la dynastie Pomaré et l'augmentation sans cesse croissante de l'influence des missionnaires et des commerçants anglais. Ces deux événements sont intimement liés et leur commune évolution n'alla pas sans réactions populaires parfois violentes.

En 1802 une révolte éclate contre Pomaré 1^{er} dont les guerriers sont mis en déroute à Tautira. Pomaré fuit à Matavai et ne doit son salut qu'à l'intervention des missionnaires britanniques. Sur leur demande le Commandant du navire anglais "Nautilus" consentit à appuyer avec une partie de son équipage les troupes de Pomaré. Armés de fusils et de canons les alliés de Pomaré n'eurent aucune difficulté à vaincre des adversaires armés de lances en bois et de casse-têtes. Et le massacre d'Atahuru (3 juillet 1802) rétablit Pomaré sur son trône.



Baie de Hatiheu—Marquises

En 1808 nouvelle révolte, plus violente encore. Pomaré II est vaincu à Papeeno malgré l'aide des tribus Mahine et Tapoa des Îles sous le Vent. Il doit chercher refuge à Eimeo où il vit en contact permanent avec les missionnaires et la famille royale tout entière se convertit à la religion protestante. En 1815 il se rend aux Îles sous le Vent dont il reçoit la souveraineté et, aidé de ses alliés de Bora-bora et de Huahine, il réussit à débarquer à Tahiti après sept ans d'exil. Le grand combat de Paea lui redonne la suprématie de l'île. La soumission de la population à Pomaré II est accompagnée d'une conversion générale au protestantisme.

L'autorité sur Tahiti de la dynastie Pomaré et des protestants anglais devait être de courte durée.

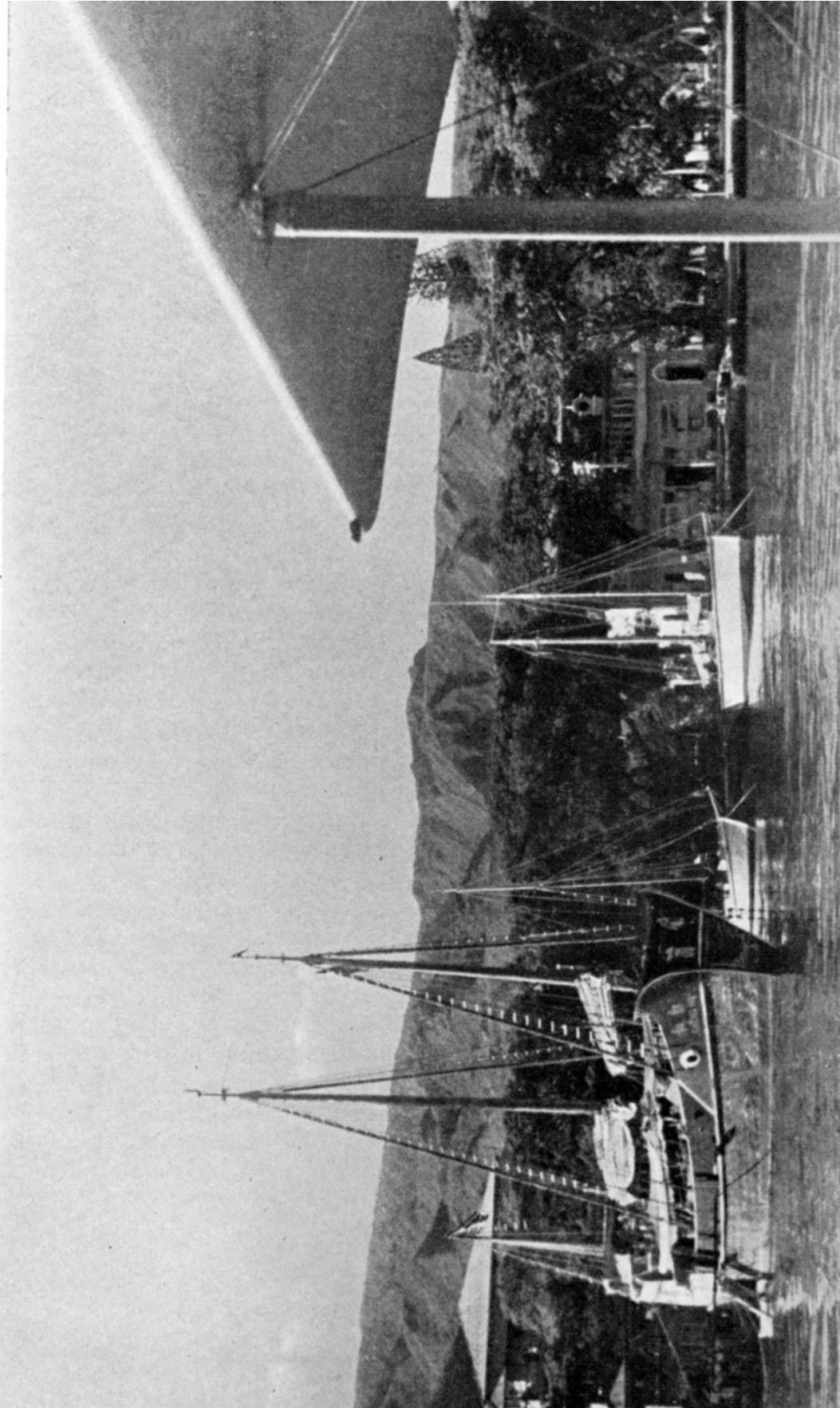
En 1836 des missionnaires catholiques français, venus du Chili, s'installent à Mangaréva. Dès 1838 ils viennent tenter d'évangéliser Tahiti. Ils y sont reçus avec hostilité, maltraités et rembarqués de force. Ceci entraîne l'intervention armée de la frégate Vénus sous le commandement de l'Amiral Dupetit-Thouars qui obtient par la force le droit pour les missionnaires français de circuler librement dans les archipels de la Société.

Pendant des incidents violents continuent à se produire entre le gouvernement de la reine Pomaré (Pomaré IV) et les missions françaises. Ces incidents, manifestement inspirés par le commerçant Pritchard, consul de Sa Majesté Britannique, amènent une nouvelle intervention de Dupetit-Thouars qui revient à Tahiti en 1843 avec trois bâtiments de guerre. L'amiral français emprisonne Pritchard et destitue la reine Pomaré.

L'affaire Pritchard eut des conséquences très importantes puisqu'elle fut une des causes directes de la chute du roi Louis-Philippe de France. Mais, si Dupetit-Thouars fut rappelé et la reine Pomaré rétablie sur son trône, les Îles de la Société n'en passèrent pas moins sous le protectorat français avec l'accord du Gouvernement britannique (1844).

La France consolida progressivement sa position en occupant successivement les autres archipels de l'Océanie au prix de quelques interventions militaires peu sanglantes. Le 29 juin 1880 Pomaré V fit "spontanément" don à la France des

Bord de mer à Papeete



territoires sur lesquels sa dynastie avait régné de façon précaire et souvent malheureuse pendant près d'un siècle.

Avec Pomare V, mort en 1891, s'est éteinte la famille royale de Tahiti, ce roi n'ayant laissé aucune descendance légale.

Depuis 1900 l'histoire des Etablissements Français d'Océanie ne fut plus troublée que par la guerre de 1914-1918. Le 22 septembre 1914, alors que la flotte alliée fouillait le Pacifique à la recherche de l'escadre allemande, les croiseurs de bataille Sharnhorst et Gneisenau apparurent à l'improviste devant Papeete. Après avoir incendié la ville par un violent bombardement et coulé deux bateaux qui se trouvaient dans le port, ils allèrent s'abriter dans les rades marquisiennes de Taiohae et de Taipivai. Puis ils tentèrent le passage dans l'Atlantique où la flotte de l'amiral Sturdee devait les détruire complètement (bataille des Falklands).

Cette agression allemande contre les Établissements Français d'Océanie cimentait "l'Union Sacrée" entre la métropole et sa petite colonie de Pacifique.

RESSOURCES DE L'OCÉANIE FRANÇAISE

Les ressources de l'Océanie française consistent essentiellement en coprah, vanille, nacre et phosphates.

Le Coprah ou amande séchée de la noix de coco est vendu aux huileries et savonneries. Il renferme en effet la moitié de son poids d'huile végétale et est principalement employé à la fabrication de succédanés du beurre animal.

L'Océanie française en exporte annuellement 24,000 tonnes provenant pour moitié des îles basses (Tuamotou) et pour moitié des îles montagneuses.

Ainsi le million de dollars que représente la vente de la récolte de coprah se répartit sur tous les territoires d'Océanie. Il se répartit aussi assez également entre tous les indigènes car presque tous sont propriétaires de cocoteraies ou bien travaillent "moitié-moitié" avec les propriétaires.

Le Cocotier qui n'a été introduit en Océanie qu'à une date assez récente en est devenu l'arbre-type. Le sol de sable calcaire et le climat chaud et humide des îles océaniques lui conviennent à merveille ; il pousse parfaitement sur les atolls des Tuamotou où jusqu'alors ne croissaient que des pandanus émergeant difficilement d'une brousse inutile et rabougrie.

L'eau saumâtre qui infiltre les bords de mer et y empêche la croissance de la plupart des essences végétales ne le gêne en rien.

Il se couvre de fruits même si le sol ne reçoit jamais d'engrais fertilisants.

Surtout le cocotier s'adapte parfaitement au tempérament du polynésien. Ces indigènes aimables mais indolents, capables d'un effort momentané, ne peuvent se plier au labeur patient et continu qu'exigé habituellement la culture. Or le cocotier se trouve être un arbre robuste, ne demandant presque aucun soin, n'exigeant aucun entretien.

Il suffit périodiquement de rassembler en un tas les noix qui jonchent le sol de la cocoteraie, de les fendre et d'en détacher l'amande.

Puis le soleil finit sur le séchoir ce qu'il a commencé sur l'arbre,

et le "chinois" se charge de venir peser le coprah, de le mettre en sacs et de le livrer à l'exportateur.

Mais le cocotier est pour le tahitien bien plus qu'un producteur de coprah. Il ne se contente pas d'orner ses plages, de tamiser le soleil de midi, d'accompagner du bruissement de ses palmes les "himene" et les danses.

Le cocotier se prête à mille usages domestiques. Son tronc fournit les piliers de la case indigène, ses feuilles tressées servent à la couvrir. La bourre de coco fournit le combustible sur lequel cuiront les ignames et les "fei" ; la fibre sert à tisser les cordages imputrescibles dont le pêcheur assemble sa pirogue. Le coco "niau" sert de première bouillie pour les nourrissons ; avec l'eau de coco le tahitien étanche sa soif ; avec la sève de l'inflorescence le marquisien fait une boisson enivrante dont il distille un alcool meutrier. Le lait de coco sert à préparer le "miti" qui arrose le poisson cru ; le germe du coco est un dessert apprécié. L'huile de coco est la base de tous les "raau" (médicaments indigènes) et aussi des "monoi" parfumés dont les vahinés lustrent leur magnifique chevelure.

Ainsi le cocotier n'est pas seulement une ressource de l'Océanie —il est véritablement la providence de l'Océanien.

La Vanille, introduite en 1846 par l'Amiral Hamelin, est une autre ressource pour les îles hautes de l'Océanie. C'est une vanille "puissante" utilisée surtout pour la parfumerie.

Mais la vanille n'est pas une ressource "populaire" comme le coprah : la liane qui porte les précieuses gousses ne prospère que dans certaines vallées des îles volcaniques. Seuls les habitants de ces vallées se partagent avec les préparateurs chinois le million de dollars que l'exportation de deux cents tonnes de vanille séchée fait entrer chaque année dans la colonie.

La Nacre, au contraire de la vanille, est une ressource des îles basses.

C'est des lagons des Tuamotou que la "plonge" ramène chaque année des centaines de tonnes d'huîtres nacrées. Mais là le travail est autrement pénible. C'est à des profondeurs de 18 à 22 brasses que le plongeur va chercher, au péril de sa vie,



Installation portuaire

Makatea—L'atoll-usine :

Voie ferrée



les larges valves plates pesant parfois plus d'un kilogramme, qui serviront à faire des boutons et des colifichets.

Il est vrai que parfois l'huître renferme un trésor sous la forme d'une magnifique perle. Mais nombreux sont les plongeurs athlétiques qui ont dû cesser de bonne heure de courir leur chance, arrêtés par des hémorragies pulmonaires ou des paralysies nerveuses.

Les Phosphates gisent dans des poches à fleur de terre qui couvrent une grande partie de l'île de Makatea (archipel des Tuamotou).

L'exploitation en est très facile et près de 200,000 tonnes, valant plus d'un million de dollars, sont extraites annuellement.

Cependant, si l'extraction est simple, par contre le chargement des phosphates dans les grands cargos qui viennent s'amarrer aux bouées mouillées au large de l'île à des milliers de pieds de profondeur, pose des problèmes techniques qui ont amené la "Compagnie Française des Phosphates de l'Océanie" à transformer l'île de Makatea en un véritable atoll-usine.

Cette île a pris une allure industrielle qui constitue une surprise inattendue pour le touriste qui la visite après avoir séjourné dans les archipels somnolents et primitifs de l'Océanie.

Une centrale électrique moderne, un chemin de fer, des concasseurs géants, d'immenses séchoirs rotatifs, une installation portuaire audacieuse, une flottille de chalands à moteur—tel est l'équipement dont est dotée cette petite île du Pacifique autrefois, pareille à toutes les autres.

Makatea : Peches coralliennes après extraction des dépôts de phosphate



RICHESSSES DE L'OCÉANIE FRANÇAISE

Il ne suffit pas d'avoir analysé brièvement les quatre grandes ressources exportables de l'Océanie pour prendre conscience de la richesse de ces territoires dont le sol et le lagon fournissent au polynésien tout ce qui est nécessaire à sa subsistance.

Les produits du sol sont d'une abondance et d'une variété infinie et n'exigent qu'un effort minime de la part du producteur.

Les légumes indigènes—taro ("pomme de terre des tropiques" dont certains tubercules pèsent jusqu'à 5 kgr.), patate douce, igname, pota (sorte d'épinard), manioc—ne demandent pour leur culture qu'un terrain à demi-débroussé et n'exigent aucun entretien. Leur valeur nutritive n'est pas très considérable mais leur abondance supplée à leur qualité.

Les légumes européens, sauf la pomme de terre, sont tous cultivables en Océanie. Mais ils exigent une patience et des soins que l'indigène est incapable de leur consacrer et seul le "chinois" en fait la culture.

Les fruits des tropiques abondent dans les îles hautes et y sont d'une qualité exquise : oranges, citrons, mangues, bananes, pommes cannelle, papayes, goyaves, pastèques, pistaches, quenettes, ananas, etc., alternent avec les saisons.

Les fruits-légumes sont plus importants encore, car ils constituent la base de la nourriture indigène :—

Le fara ou fruit du pandanus a été supplanté par la noix de coco dont il remplissait autrefois le rôle de père nourricier, en particulier dans les îles basses dépourvues d'arbre à pain.

Le uru, fruit du maïore ou arbre à pain, est de la grosseur d'une noix de coco et pèse de 1 à 3 kilogrammes. Il est gorgé d'amidon et se mange habituellement après cuisson sur un feu de braise.

Aux Marquises le uru ou "mei" est transformé en "ma" par la fermentation en silo des fruits crus décortiqués et hachés. Le "ma" se conserve pendant des années : la "popoi," mets national du marquisien, est un mélange de "ma" avec des "mei" frais, des bananes où du lait de coco arrosé de jus de citron.



Les mape (sorte de châtaignes indigènes), les fei (bananes sauvages consommées cuites) et les avocats apportent un appoint important à la variété déjà considérable de l'alimentation.

Le règne végétal fournit encore à l'indigène son café (l'arabica pousse librement dans toutes les vallées des îles hautes) et son tabac que le tahitien prépare grossièrement et roule en minces cigarettes dans une feuille de pandanus séchée. Enfin le kapokier fournit un coton de qualité inférieure qui sert à bourrer les coussins innombrables qui ornent toutes les habitations indigènes "modernes."

L'élevage pourrait être une richesse pour les E.F.O. La paresse du polynésien s'y oppose malheureusement.

Il y a peu de pâturages naturels ; aussi le bétail vagabonde dans les vallées pour y chercher sa nourriture sans parvenir à s'y engraisser.

Les produits secondaires de l'élevage (lait, beurre) sont très rares, le tahitien préférant ouvrir une boîte de lait condensé néo-zélandais plutôt que de s'astreindre à parquer son bétail et à traire ses vaches.

Cependant certaines îles des Marquises (Nuka-Hiva, Ua-Uka) possèdent un cheptel considérable vivant à l'état sauvage sur leurs vastes plateaux déserts.

Aux Marquises et aux Australes existe également un grand nombre de chevaux, demi-tarbaïs rapides mais peu résistants.

Aux Tuamotou l'élevage des chiens est très développé et un rôti de chien y est un mets d'autant plus apprécié que le menu quotidien des atolls est d'une uniformité plutôt lassante.

Dans tous les archipels l'animal domestique par excellence est le cochon noir qui, engraisé de coprah et cuit au four tahitien, est le plat des jours de fête.

Le gibier est fort rare en Océanie. Le cochon sauvage est chassé à course avec l'aide de chiens bâtards et tué le plus souvent à l'épieu.

Le gibier d'eau est réduit à quelques canards sauvages et bécassines autour des lacs saumâtres de Mooréa et de Huahine.

Les oiseaux de mer ou "kaveka" peuplent certains îlots rocaillieux. L'indigène est surtout intéressé par la multitude



d'œufs dont ils jonchent le sol sur des étendues parfois considérables.

La pêche est non seulement un des plaisirs favoris du polynésien mais un de ses moyens principaux de subsistance.

Les poissons de haute-mer, à l'exception de la bonite qui se prend à la traîne avec un hameçon de nacre, sont peu pêchés car l'indigène dispose rarement du matériel de pêche convenable et surtout parce qu'il ne se livre à la pêche que pour les besoins de sa famille.

Pendant ces dernières années des essais de pêche semi-industrielle (thon, bonite) ont été tentés avec quelque succès. Aucune étude sérieuse n'a pourtant été faite et il reste encore à prouver que les eaux du Pacifique soient poissonneuses dans la zone française.

Le tahitien pêche surtout dans le lagon et il utilise pour capturer les variétés infinies de poissons qui le peuplent des méthodes aussi ingénieuses que diverses.

Pour la pêche de l'ouma (sorte de sardine) les indigènes font avec des feuilles de cocotier une guirlande longue de trente à quarante mètres et de un mètre à un mètre vingt de diamètre. Les femmes maintiennent un bout de ce filet primitif sur la plage tandis que les hommes s'avancent dans la mer, tenant l'autre extrémité et, décrivant une vaste courbe, reviennent lentement vers le rivage. La guirlande, doucement ramenée sur le sable, retient une foule de petits poissons qu'il n'y a qu'à retirer du feuillage ou à ramasser sur la plage.

D'autres fois la guirlande de "niau" prend des proportions plus considérables et toutes les femmes du village s'assemblent pour la tresser et la manier. Les hommes partent alors en pirogue tout près du récif, décrivant un immense demi-cercle et battant l'eau avec de lourds cailloux fixés à une solide corde de "burao." Sous la conduite du chef de pêche le cercle des pirogues se resserre, chassant devant lui une multitude de poissons d'une infinie variété. Finalement le butin est cerné dans le filet de niau que les femmes referment progressivement au milieu des hurlements et des cris des pêcheurs. L'animation et la couleur

de ces "pêches au caillou," auxquelles participent quelquefois des centaines de pirogues, en font un spectacle incomparable. Les plus célèbres sont celles de Bora-Bora et de Maupiti où la beauté du paysage ajoute encore au pittoresque du spectacle.

Le plus souvent le tahitien pêche au harpon et choisit comme victimes les poissons qui nagent autour des pâtés de coraux ou qui se cachent dans les anfractuosités du récif. La variété en est infinie mais le pêcheur doit éviter de piquer certaines espèce qui, à certaines saisons et pour des raisons encore mystérieuses, deviennent toxiques et créent chez le consommateur une intoxication d'une gravité variable mais toujours très désagréable.

L'habileté avec laquelle le tahitien manie son harpon est extraordinaire et il lui faut peu de temps pour ramener une "chaîne" de poissons aux couleurs éclatantes dont la chair crue, simplement macérée dans du jus de citron et arrosée de lait de coco, constitue un plat délicieux.

Le lagon renferme encore bien d'autres richesses : sur son fond sablonneux reposent des bénitiers aux valves festonnées dont la chair élastique n'est appréciée à sa juste valeur que par les paumotou ; sur le récif découvert par la marée les enfants font de magnifiques récoltes d'oursins et de coquillages ; à l'aplomb du récif le plongeur va saisir les énormes langoustes qui dorment dans d'obscures crevasses.

Le lagon n'est qu'un vaste vivier qu'une nature prodigue a placé autour de jardins luxuriants. Ces vergers naturels, ce vivier inépuisable—voilà les vraies richesses de l'Océanie Française.



II

LES FRANÇAIS D'OCÉANIE

Malgré la diminution continue du nombre des indigènes qui peuplaient l'Océanie orientale lors de sa découverte en 1767, malgré l'immigration incessante d'éléments de race blanche ou jaune, le fond de la population des Établissements Français d'Océanie est encore essentiellement constitué par des Polynésiens ou Maoris, dont les caractères physiques ont survécu à des métissages plus ou moins répétés.

LES POLYNÉSIENS

LES ORIGINES

La zone de peuplement qu'occupé la race polynésienne dans le Pacifique constitue un vaste triangle ayant pour sommets l'île de Pâques, la Nouvelle-Zélande et l'archipel des Hawaii-U.S.A.

Dans ce triangle immense qui couvre un cinquième de la surface du plus vaste océan du monde se trouvent dispersés les Établissements Français d'Océanie, les archipels américain et britanniques des Samoa et des Tonga.

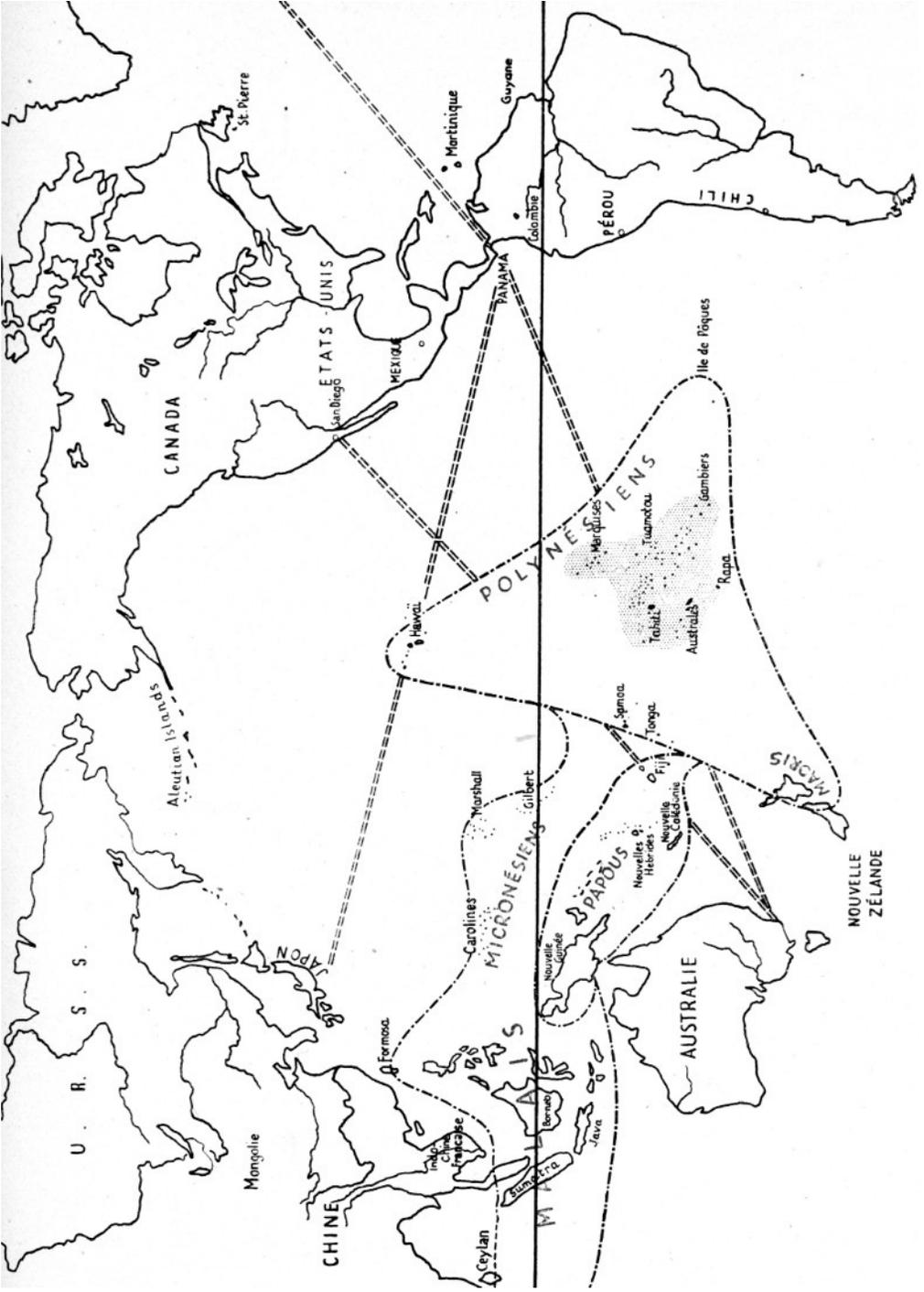
D'où sont partis les maoris pour peupler ces îles minuscules situées à des milliers de miles des grands continents ? Comment y sont-ils venus ? Le grand mystère qui enveloppe l'origine des polynésiens et l'histoire de leurs migrations ne sera jamais complètement levé.

Les légendes maoris placent toutes le berceau de leur peuple en Occident. Des similitudes de langage, de coutumes et de caractères physiques concourent à faire admettre que les polynésiens appartiennent à la race malaise.

Navigateurs audacieux à qui une patiente observation avait fourni une certaine connaissance des étoiles et des courants marins, ils quittaient périodiquement l'archipel malais à la recherche de contrées inconnues. Montés sur de longues pirogues couplées reliées par un pont sur lequel s'élevait une case, demeure du Chef et des femmes, ils prenaient la mer par un beau temps de vent d'ouest, sachant bien que les vents d'est leur permettraient le cas échéant le retour dans leurs îles. D'île en île, de génération en génération, ils gagnaient ainsi le cœur du grand océan.

Cependant on imagine combien de flottilles, parties pour ces audacieuses entreprises, ont dû être englouties dans les flots du Pacifique. . .

Les Polynésiens de nos jours ont encore quelquefois l'audace d'entreprendre ces périlleuses aventures. Ces dernières années ont eu lieu en Océanie française deux expéditions qui dénotent à la fois l'initiative des navigateurs maoris et leur extrême insouciance :



Vers 1936 un groupe de paumotous de l'île de Tureia était allé faire la récolte du coprah sur un îlot désert distant de 30 à 40 miles. Au bout de quelques semaines, las d'attendre les embarcations qui devaient les ramener dans leur île, les travailleurs décidèrent de construire un radeau sommaire fait de quelques troncs liés par des morceaux d'écorce et muni, en guise de voile, de quelques feuilles de cocotier tressées. Ils prirent la mer en direction de Tureia mais au bout de quelques heures un fort vent du Sud se leva qui les fit dévier de leur route. Sans s'émouvoir le moins du monde le Chef Maru décida de laisser porter—et, vivant de quelques cocos, le petit groupe accomplit un voyage de six cents miles qui les amena en vue de Tahiti où ils débarquèrent ni fiers, ni étonnés de leur exploit.

Vers la même époque trois jeunes mangaréviens dont le plus âgé avait à peine seize ans décidèrent un jour de se rendre à Tahiti pour y goûter les joies de la civilisation moderne. S'appropriant un cotre de 14 pieds de long qu'ils chargèrent de quelques cocos et d'un sac de farine, ils sortirent clandestinement une nuit du lagon de Mangareva et, s'orientant simplement sur le soleil couchant, ils arrivèrent, après avoir parcouru 1,000 miles, en vue des sommets de Tahiti.

Mais ces semaines en mer avait permis à Nano, chef de l'expédition, de réfléchir aux conséquences de leur escapade. Craignant d'être sévèrement punis par les autorités de l'île où ils arrivaient sur un bateau volé, ils renoncèrent à débarquer.

Cependant il ne pouvait être question de faire le voyage de retour, les vivres étant épuisées et surtout le manque de fil ne permettant plus de réparer la voile en loques. Hio proposa d'aller ravitailler en cocos dans une baie déserte des Îles sous le Vent. Un nouveau voyage de quatre cents miles les amena donc à Bellinghausen, dernière île de l'Archipel, au-delà de laquelle s'ouvre l'immensité d'un océan vide. Le malheur voulut que l'île soit habitée et les intrépides navigateurs virent se terminer là leur belle aventure et furent remis aux mains de la justice.

Partagé entre son devoir de punir un vol indiscutable et son admiration pour la prouesse accomplie par ces jeunes marins



le juge se contenta de les faire charger, eux et leur minuscule bateau, sur une goélette qui les ramena à leur point de départ . . . sans leur avoir permis de goûter les joies de la capitale et des cinémas pour lesquels ils avaient entrepris cette aventure.

Sur ce même petit côte devenu sa propriété Hio m'a promené à travers le poétique archipel des Gambiers. Accroupi à l'arrière il maniait, serrée entre ses doigts de pieds, la barre qu'il avait veillée nuit et jour pendant des semaines. La minuscule embarcation fendait sans bruit les eaux transparentes du lagon dont la brise venait à peine rider la surface. Le visage cuivré de Hio semblait presque endormi tant les traits en étaient immobiles. Cependant le regard qui filtrait entre ses cils immenses semblait fouiller au-delà de l'horizon la nappe houleuse du Pacifique à la recherche d'un paysage nouveau, d'une île inconnue, d'une aventure digne des anciens maoris.

LA RACE POLYNÉSIENNE

Les premiers explorateurs qui abordèrent en Polynésie Orientale ont décrit avec enthousiasme la beauté et la grâce de la race qui peuplait ces îles de rêve.

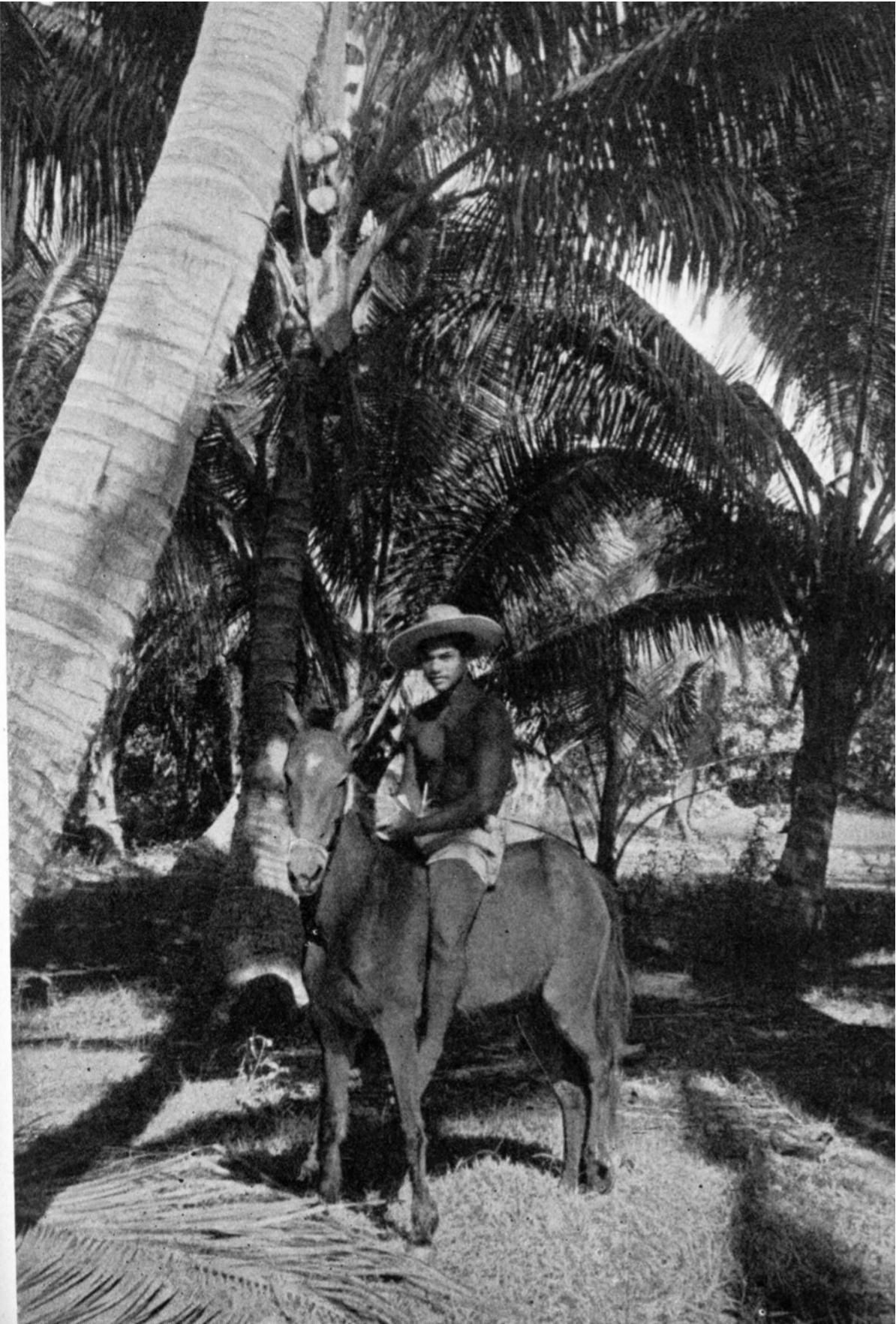
" Les hommes sont remarquables par la beauté des formes de leur corps, la symétrie des membres, l'élégance du port et la souplesse de la démarche.

Les femmes ont une stature élevée, des cheveux noirs lisses ou ondulés, un regard d'une extrême douceur, une expression mobile et gracieuse. Leurs yeux sont grands et ombragés de longs cils ; le nez un peu épaté est très souvent aquilin. Enfin leur taille est remarquable par la pureté de ses formes. Les mains sont petites ; il n'y a que les pieds qui pèchent un peu par leur largeur, de même que les oreilles par leur grandeur."

Cette description des polynésiens de jadis est encore vraie des marquisiens qui sont restés les plus purs des indigènes de l'Océanie française.

Dans les autres archipels des métissages plus ou moins fréquents ont modifié quelque peu ces caractéristiques physiques.

La peau d'une teinte difficile à dépeindre, couleur de bois de safran ou de vieux-chêne, avec des reflets cuivrés, est presque noire chez les Paumatou constamment exposés au soleil. C'est



chez eux que s'affirment aussi davantage les défauts que l'on accorde à la race polynésienne : grandeur des oreilles, largeur des pieds, épaisseur des lèvres.

Par contre les marquisiens sont les plus blancs des polynésiens et ont les traits du visage plus réguliers et plus fins ; ils se rapprochent nettement du type aryen asiatique. Leur visage impassible exprime souvent la sévérité, la fierté, la noblesse ou la férocité.

Les traits des tahitiennes sont, au contraire, aimables, doux et rieurs, mais leurs formes sculpturales s'alourdissent de bonne heure. Un embonpoint précoce épaissit très vite le thorax svelte des hommes, efface leurs muscles saillants et allongés par la nage.

Les enfants sont souvent très beaux. Le regard, voilé par les cils immenses, des fillettes a plus d'éclat et de vivacité que celui des femmes, très joli certes, mais d'une beauté un peu animale et inexpressive : des yeux de biche a-t-on dit.

Cependant les tahitiennes méritent toujours l'admiration dont elles inspirent les peintres et les poètes conquis par leur charme, la noblesse et l'aisance de leur démarche, la grâce de leurs mouvements. Beaucoup ont conservé l'allure de déesse et la douceur de traits qui sont un des charmes de la Polynésie.

LA VIE PRIMITIVE

Ces êtres beaux se mouvant avec grâce dans un cadre enchanteur ont fait donner à leurs îles le nom de Nouvelle Cythère.

Cependant leurs coutumes primitives, la barbarie de leurs rites religieux la cruauté de leurs guerres, l'immoralité de leurs mœurs semblaient former un étrange contraste avec les qualités physiques des Polynésiens.

Certes à ce peuple primitif qui, à la fin du XVIII^e siècle, en était encore à l'âge de pierre on pouvait reprocher son peu de considération pour la vie humaine.

Des guerres sanglantes éclataient à tous propos, " guerre de chasseurs avec toutes ses ruses silencieuses pour approcher, frapper, se dérober une fois l'attaque réussie," guerre d'embuscade



Couple tahitien



Enfants Paumotous

où l'ennemi capturé était impitoyablement mis à mort par les lourds casse-têtes des vainqueurs.

Mais ces guerriers cruels avaient aussi leur code de chevalerie : les hostilités ne commençaient jamais sans une déclaration de guerre préalable ("tapa" rouge agité sur les crêtes) ; des trêves fréquentes étaient accordées à l'adversaire qui voulait fêter ses morts ou simplement se reposer ; à la paix vainqueur et vaincu fraternisaient et faisaient porter des présents aux dieux du camp adverse.

En fait ces guerres étaient bien plus un sport qu'une manifestation de haine ou un désir de domination. C'était plus encore un jeu, auquel tout le monde participait avec gaieté et en rivalisant d'audace et de vivacité.

Il y avait des morts—mais qu'était la mort pour ces indigènes qui n'y voyaient qu'un épisode de l'existence et n'attachaient pas plus de prix à leur vie terrestre qu'à celle de l'adversaire.

En temps de paix les maoris vivaient en bonne harmonie à l'intérieur de leurs tribus respectives.

Leurs occupations se limitaient à la pêche et à la récolte des fruits indispensables à leur subsistance. Ils faisaient aussi quelques plantations, mais leurs travaux n'étaient jamais longs ni suivis et leur existence s'écoulait ordinairement dans l'oisiveté.

Les distractions étaient la musique et la danse, occasions de réunions au cours desquelles le kava, liqueur enivrante, coulait à grands flots.

La famille n'existait guère car la polygamie, la licence des mœurs et l'adoption ne permettaient guère l'établissement de foyers permanents.

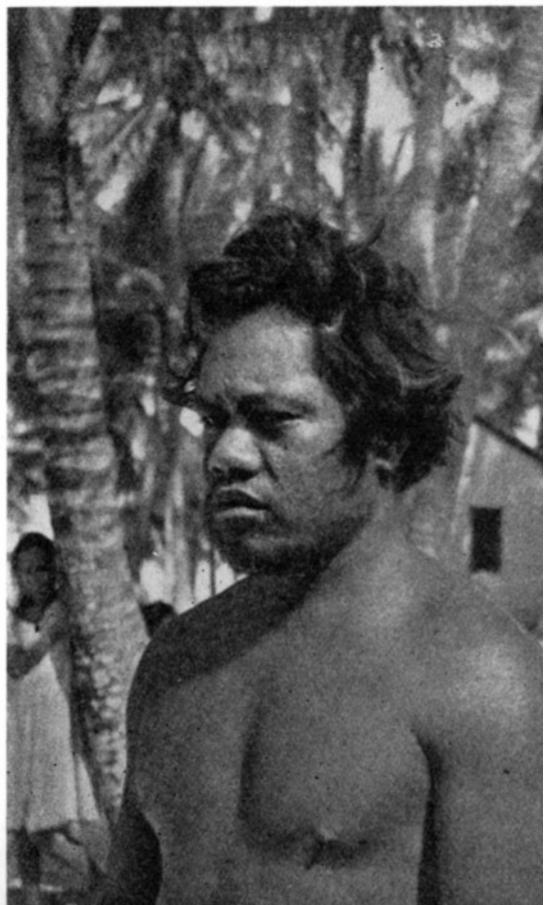
Par contre la vie sociale était bien réglée. A Tahiti la population comprenait trois classes : les arii ou princes, les raatira ou propriétaires et les manahune ou gens du peuple. Les lois revêtaient le plus souvent la forme de "tapu" que l'on ne pouvait enfreindre qu'au prix de la vie. Le "tapu" ou défense sacrée était un système de domination despotique inventé par les prêtres dont le pouvoir sur la tribu égalait et dépassait souvent celui des Chefs.



Groupe mangarévien (Gambiers)

Fillette tuamotou

Plongeur de nacre



Les maoris étaient polythéistes et leur mythologie n'était pas sans analogie avec celle des Grecs.

Le père de tous les dieux était Taaroa, sorte de Jupiter, chanté par les "orero" avec une grande poésie :

" Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide : point de terre, point de ciel, point d'homme. Taaroa appelle mais rien ne lui répond. Et seul existant, il se change en univers. Les pitons sont Taaroa, les rochers sont Taaroa, les sables sont Taaroa. C'est ainsi que lui-même s'est nommé. Taaroa est la clarté, il est le germe, il est la base ; il est l'incorruptible, le fort qui créa l'univers grand et sacré qui n'est que la coquille de Taaroa ; c'est lui qui le met en mouvement, c'est lui qui en fait l'harmonie " (cité d'après Moerenhout).

Un autre dieu à qui les marquisiens sacrifiaient avec un culte particulier était Tiki dont la légende est aussi bien jolie :

" Étant un jour à la pêche dans sa pirogue, Tiki sentit au bout de sa ligne un objet volumineux et lourd. Il souleva doucement ce qu'il croyait être un poisson monstrueux. Mais il fut surpris d'entendre le bruit des tam-tam et des voix humaines ; ce que sa ligne ramenait n'était autre chose que la terre et les chants étaient ceux des premiers maoris. "

Chaque montagne, chaque vent, chaque objet avait aussi son dieu familier. Mais toutes ces divinités polynésiennes étaient cruelles et exigeantes. Leur courroux était terrible et leur vengeance impitoyable. Seules des offrandes et des sacrifices pouvaient les calmer et les "taua" entretenaient soigneusement cette terreur, génératrice d'offrandes expiatoires dont ils étaient les seuls à profiter.

Par contre si les dieux étaient une menace constante pour les vivants il ne semble pas qu'ils intervenaient de façon notable dans la vie d'outre-tombe des maoris :

" Pour les tahitiens, aussitôt après la mort l'âme se rendait à Vaiare (Mooréa) où se trouvaient deux pierres : "ofai ora" pierre de vie et "ofai pohe" pierre de mort.

Comme l'âme était au début de sa vie solitaire très maladroite, elle se posait sur l'une ou l'autre pierre. Se poser sur "ofai ora" lui permettait de revenir dans le corps qu'elle avait quitté



IVI POO petit cylindre d'os humain sculpté d'un *tiki*. Le marquisien qui avait une vengeance à satisfaire ne gardait qu'une seule mèche de cheveux longs et pendants sur le côté de la tête. Cette mèche était passée dans le *ivi pòò* et n'était rasée que lorsque le mort était vengé (cité d'après ROLLIN).

si un puissant "taua" (sorcier) ou si un être cher venait la redemander ; se poser sur " ofai pohe " était une mort définitive.

Ensuite les âmes volaient jusqu'au plateau de Temehani (dans l'île sacrée de Raiatea) : les âmes des "arii" étaient accueillies par des tambours et pour elles commençaient des réjouissances sans fin, que contemplaient sans y participer les âmes des "manahune" ou vain peuple. . . .

Selon d'autres légendes les âmes subissaient, avant d'atteindre leur demeure définitive, une série de tribulations au cours desquelles elles étaient exposées à toute sorte de périls dont seules une connaissance approfondie des rites et de nombreuses offrandes des parents pouvaient les sauver " (cité d'après Leverd).

Pour tous les polynésiens l'âme est une ombre, un double du corps dont elle se sépare en conservant la forme. Elle mange, boit, vit en société à peu près comme les vivants.

La vie d'outre-tombe n'est que l'ombre de la vie terrestre. Elle n'est jamais une expiation et aucun caractère de sanction morale n'intervient dans les concepts religieux des maoris.

Ceci explique sans doute l'indifférence totale avec laquelle les polynésiens envisageaient leur mort ou celle de leurs adversaires.

Si l'on considère d'autre part le caractère consolant de cette vie d'outre-tombe on comprend mieux l'immoralité de ce peuple, pourtant accessible à la pitié et à l'amour.

LES POLYNÉSIENS D'AUJOURD'HUI

L'arrivée des européens et l'immigration ultérieure d'éléments de race blanche ou jaune ont amené bien des transformations dans la race maori.

D'une part des métissages nombreux ont plus ou moins altéré les caractéristiques des polynésiens ; d'autre part la race elle-même a semblé fondre au contact de la civilisation.

Dans les ports d'escale on ne trouve plus guère d'indigènes de race pure ; mais il faut reconnaître que ces métissages multiples n'ont pas réussi à enlaidir la race.

Les demi-chinoises en particulier ont une grâce et un charme



exquis ; les demi-chinois, élevés par leurs mères en milieu maori, ont gardé des polynésiens bien des caractéristiques physiques mais de leurs pères asiatiques ils ont hérité le goût de l'instruction et du travail. Somme toute la race polynésienne, race asiatique moralement déclinante par suite de sa vie facile dans des îles où une nature généreuse rend le travail inutile, a été réactivée par cet apport de sang jaune.

Les demi-européens ne sont pas moins beaux que leurs ancêtres maoris et les "vahine mata ninamu," filles aux yeux bleus, sont tout aussi jolies que leurs amies aux grands yeux sombres. Les demi-européens sont souvent studieux et ont une intelligence très vive aidée par une excellente mémoire : c'est parmi eux que se recrutent les fonctionnaires des cadres locaux, les capitaines de goélettes, les employés de commerce et les mécaniciens. Mais si l'apport de sang blanc leur a donné une curiosité intellectuelle et des qualités morales appréciables, leur caractère a perdu cette naïveté et cette fraîcheur qui font le charme des maoris.

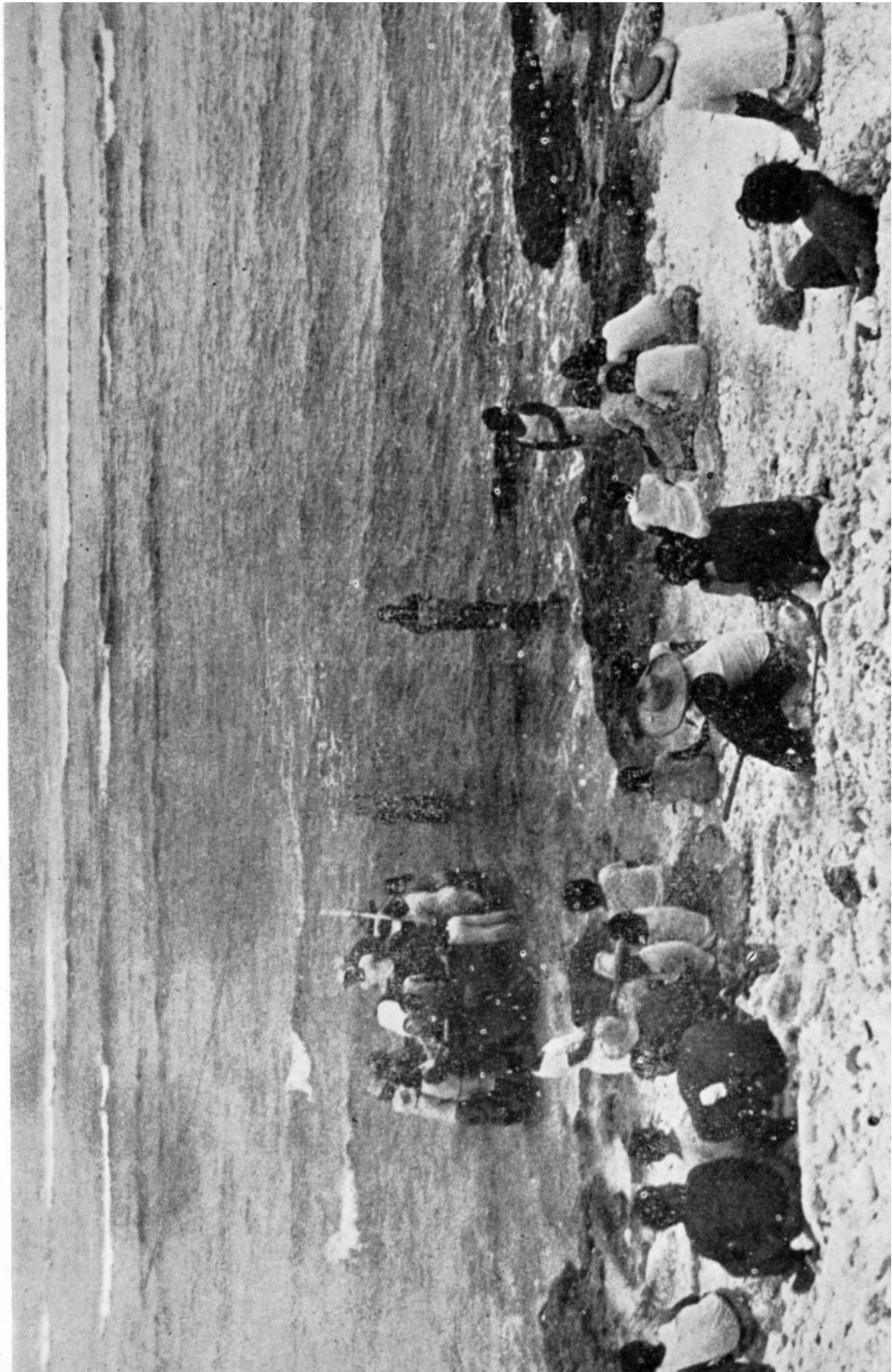
Par contre dans les districts et les archipels la race polynésienne s'est conservée beaucoup plus pure.

On a beaucoup écrit sur le rôle que l'arrivée des européens a joué dans le dépeuplement de la Polynésie.

Il est certain que l'introduction dans ces îles de la variole, de la syphilis, de la tuberculose a créé des ravages d'autant plus grands que l'organisme vierge des indigènes n'avait pas acquis cette résistance à l'infection qui protège dans une certaine mesure les races habituées de longue date à son atteinte. Il est aussi certain que ces infections ont fait au début d'autant plus de victimes que la liberté des mœurs et le manque d'hygiène rendaient leur propagation plus facile.

Cependant l'intervention vigoureuse des médecins du Corps de Santé Colonial a permis en Océanie française de limiter l'extension de ces fléaux sociaux, en même temps que les maladies tropicales (éléphantiasis, pian, lèpre) étaient peu à peu éliminées. En sorte que partout où le service médical a pu s'exercer efficacement—la principale difficulté résidant dans l'extrême dispersion des centres de peuplement—on assiste désormais à une stabilisation et souvent à une augmentation de la population.

Départ en baigninière de récif



On a aussi tenté d'expliquer cette dépopulation par l'alcoolisme, l'adoption et la stérilité due à une défloration trop précoce des fillettes. En fait toutes ces explications sont insuffisantes : l'alcoolisme sévissait avant la découverte, l'adoption est une des plus vieilles coutumes maoris, l'initiation féminine avant la puberté était la règle autrefois plus souvent qu'aujourd'hui.

On doit simplement constater que la race polynésienne a fondu au contact de la civilisation.

Et peut-être l'hypothèse formulée par Stevenson est-elle la plus exacte : leurs guerres impitoyables, leurs périlleuses aventures de mer, leurs dieux cruels, leurs orgies sanglantes étaient pour les anciens maoris des stimulants barbares qui donnaient à leur vie un intérêt certain ; la civilisation a supprimé ces rites sauvages et ne les a remplacés par rien. Les maoris meurent d'ennui dans le monde nouveau que la civilisation leur a donné. . . .

Quoiqu'il en soit la race maori, après un déclin alarmant, a retrouvé en Océanie française un élan nouveau et manifeste chaque jour davantage sa vitalité.

L'instruction et l'hygiène ont pénétré toutes les îles. La vie familiale s'est développée. Du polythéisme d'autrefois il n'est resté aux maoris qu'une propension particulière à s'intéresser simultanément aux nombreuses religions modernes qui tentent d'évangéliser le Pacifique : à côté du protestantisme, religion dominante, se sont établis le catholicisme, l'adventisme, le mormonisme, etc., et il n'est pas rare de voir dans une île de 150 habitants trois édifices de cultes différents ayant chacun ses adeptes apparemment aussi convaincus.

La vie sociale s'est organisée sur le type démocratique français : les "tavana" élus au suffrage universel ont remplacé les chefs de tribu despotiques et cruels. La propriété apanage des arii et des raatira est maintenant répartie entre toute la population. Aucune industrie importante ne s'étant développée il n'y a pas de prolétariat. Enfin la colonie toute entière nomme un représentant qui défend ses intérêts auprès du gouvernement de la République Française.



Upaupa

Guitariste



Couple de danseurs



Cependant les polynésiens d'Océanie sont restés, sous bien des rapports, de grands enfants ; ils vivent dans le présent sans se soucier de l'avenir ; ils ne s'encombrent guère de sentiments durables et il n'y a chez eux aucune permanence des impressions : un chagrin ressenti avec une excessive violence est aussitôt oublié, une offense est vite effacée et la vengeance n'a pour eux aucun goût.

Cette faculté d'oubli est sans doute ce qui fait aux maoris ce caractère aimable et rieur qui est un de leurs charmes principaux.

Ils aiment passionnément la musique et leur système musical indigène étant plutôt pauvre ils font de nombreux emprunts à la musique européenne. Cependant aucun air européen ne peut passer par la bouche d'un tahitien sans être immédiatement transformé à tel point qu'il devient méconnaissable et prend un cachet d'originalité indéniable ; ses paroles sont alors remplacées par des histoires d'amour d'une fraîcheur exquise . . . quand elles ne sont pas grossières et obscènes. L'ensemble a toujours dans les Îles de la Société une allure joyeuse tandis qu'aux Tuamotou et aux Marquises les airs sont plus souvent mélancoliques et tristes.

Les "himene" tahitiens sont d'une beauté remarquable et font un effet saisissant par leurs masses chorales : un des chanteurs improvise les sujets que le chœur redit avec un entrain extraordinaire ; et les voix perçantes des femmes atteignant des soprani élevés s'harmonisent étrangement avec les basses profondes des chanteurs.

Les chœurs marquisiens tiennent du récitatif et s'accompagnent d'un balancement rythmique du corps et de gestes de mains gracieux ; les voix sont souvent profondes et lugubres et font une impression saisissante quand, à la sauvagerie du chant, s'ajoute la farouche beauté du cadre.

Les danses sont d'une diversité infinie et danseurs et danseuses y déploient un sens du rythme, une vivacité et une grâce qui en font de véritables spectacles artistiques.

La "upaupa" n'est bien dansée qu'au cours de beuveries de "pia anani," vin d'orange. Malgré un réalisme parfois



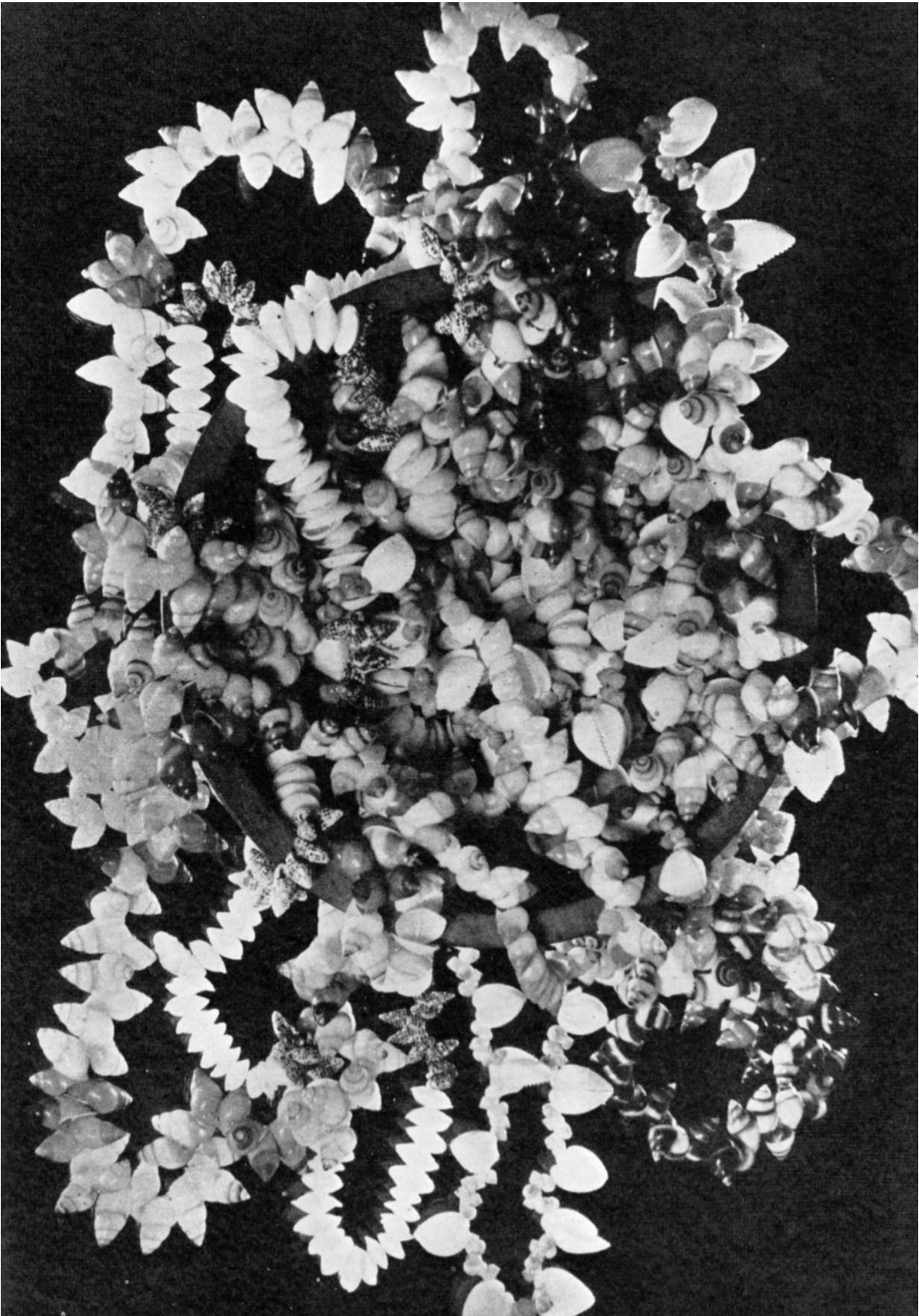
excessif elle est une des plus caractéristiques des danses d'Océanie : les danseurs y semblent vraiment possédés par le rythme sans cesse plus accéléré et si, épuisés par la fatigue, ils s'écartent périodiquement du cercle trépidant, ils sont vite ressaisis par la contagiosité du mouvement et l'entrain endiablé des guitaristes. En sorte que la "upa upa" dégénère souvent en une interminable bacchanale aussi échevelée qu'érotique.

L'amour de la parole et de la discussion égale chez les polynésiens l'amour de la musique et de la danse. Le soir dans chaque village ils assistent à des réunions bibliques au "fare putuputuraa" (maison commune de réunion) ; éclairés par une lampe pendue au plafond ou par les rayons argentés de la lune, bercés par le murmure du lagon et le bruissement des palmes de cocotier, ils sont assis sur trois rangs, les jambes repliées sous le corps—et ils conversent inlassablement ou discutent avec des arguments puérils la question que l'orateur du village a mise à l'ordre du jour. . .

Ces distractions occupent, avec le repos, la plus grande partie de la vie des polynésiens.

N'étant jamais astreint à gagner sa nourriture que la pêche et la cueillette des fruits lui procure en abondance le tahitien considère le travail comme une distraction secondaire ; périodiquement il lui faut bien planter des taros, récolter le coprah, marier la vanille, creuser sa pirogue ou réparer sa case de bambous—mais ces occupations ne sont jamais impérieuses et, il ne s'y adonne jamais longtemps ni assidûment.

Aujourd'hui comme au temps jadis la vie des polynésiens s'écoule dans une douce et heureuse oisiveté.



EUROPÉENS ET ASIATIQUES

Si les Polynésiens forment encore les neuf dixièmes de la population des archipels d'Océanie, l'île de Tahiti et plus particulièrement les districts voisins de Papeete, sont habités surtout par des immigrants de race blanche ou jaune.

LES EUROPÉENS sont au nombre de quatre mille environ.

La grande majorité, plus de trois mille, sont *des Français*.

Certains sont des colons ou des commerçants venus à des dates récentes dans les îles de l'Océanie ; mais ils n'ont pas cherché dans leur établissement un profit rapide, une fortune facile. Conscients d'être fixés pour toute leur vie aux antipodes de la métropole ils ne se considèrent nullement comme expatriés. Mais ils travaillent leur terre ou organisent leur maison de commerce dans l'espoir de fonder un foyer stable dans ce pays enchanteur qui n'est pour eux qu'un morceau lointain de la patrie française.

D'autres, plus nombreux, sont les descendants de soldats de l'Infanterie de marine, d'ouvriers de l'artillerie coloniale, de marins venus à l'époque où la France entretenait dans les mers du Sud une escadre importante. De leurs pères ils ont appris des métiers pratiques et ils constituent encore aujourd'hui la classe artisanale. Ils ont surtout appris à aimer la terre de leurs pères et ils en perpétuent les traditions. Ils vivent très proches de l'indigène qui s'imprègne à leur contact de la culture et de la civilisation française, qu'ils éduquent inconsciemment et à qui ils font partager leur amour de la mère patrie. Aucun préjugé de race n'existe dans cette colonie où le "maohi," Français d'Océanie, est l'égal du "popaa," Français de France, dont il partage entièrement les droits et les obligations.

Enfin des administrateurs, des médecins, des officiers, des missionnaires français dirigent et protègent le développement intellectuel, social, économique des populations de l'Océanie Française.

Là comme dans ses autres colonies des cinq parties du monde, la France ne s'est pas attachée à obtenir un profit pour ses investissements, un marché pour ses industries. Donnant à la



Noix de coco
sculptée



Coupe en bois
de rose

colonisation son sens le plus noble la France n'a pas cherché à exploiter, mais à civiliser.

Négligeant souvent le point de vue économique, l'administration de la République Française s'est appliquée à instruire les polynésiens. Cette tâche a été rendue particulièrement difficile par la dispersion des populations en petites communautés vivant sur une centaine d'îles séparées par d'immenses distances maritimes. Cependant grâce à l'activité de 150 instituteurs laïques et de nombreux missionnaires protestants et catholiques la langue française a peu à peu pénétré tous les archipels et l'école a rempli sa mission éducative. Les établissements scolaires de Papeete instruisent et éduquent plus de mille sept cents élèves, et un système de bourses très large permet aux enfants des îles les plus éloignées de suivre comme pensionnaires les cours de l'École Centrale de Papeete.

Autant que son œuvre scolaire, l'œuvre médicale française dans les Établissements français d'Océanie s'est révélée difficile mais efficace. Grâce à une densité relativement considérable de son personnel médical (un médecin pour 4,000 habitants) le Corps de Santé Colonial a réussi à surmonter la grave difficulté que représentait la dispersion des centres de peuplement. Des postes médicaux, tenus par des infirmiers et des sages-femmes formées au chef-lieu, existent dans de nombreuses îles. Trois hôpitaux secondaires fonctionnent à Taiohae (Marquises), Uturoa (Raiatea), Taravao (Tahiti). A Papeete enfin fonctionne un hôpital doté d'un outillage chirurgical et radiologique moderne. Plus de quatre cents enfants naissent chaque année à la luxueuse maternité de Papeete qui reçoit gratuitement les femmes originaires des E.F.O. et où sont données chaque année plusieurs milliers de consultations aux nourrissons et enfants malades. La construction d'un vaste hôpital moderne à Raiatea (Îles sous le Vent) n'a été interrompue que par la guerre, ainsi que la modernisation du village de ségrégation d'Orofara où sont réunis les lépreux des îles hautes.

Bien des réalisations sociales sont encore à faire en Océanie française. Mais celles déjà réalisées montrent combien nobles étaient les buts de la France en Océanie et expliquent



Infirmierie et maison du médecin à Raiatea

Maternité de Papeete



l'attachement que manifeste à la France sa lointaine colonie du Pacifique.

Si l'Océanie orientale a fourni aux français l'occasion d'exercer leur mission colonisatrice, le charme et la beauté des paysages polynésiens, la grâce et la douceur de leurs habitants ont inspiré les artistes de tous les pays.

Cependant ce sont des français qui ont su mieux que tous autres traduire les caractéristiques de ces archipels des mers du Sud : le nom de Pierre Loti est lié à ces îles où il place son émouvante idylle avec Rarahu, motif d'un tableau délicieux du Tahiti de la Reine Pomaré ; le peintre Gauguin, en même temps qu'il créait une école dont il reste le plus remarquable représentant, exprimait dans ses toiles toute la simple beauté des maoris ; enfin la vie primitive des polynésiens inspirait à un autre français Victor Ségalen un des plus remarquables ouvrages qui ait été écrit sur l'Océanie, " Les Immémoriaux," poème magnifique où s'exprime le conflit dans l'âme tahitienne des vieilles croyances polythéistes que le christianisme n'a pas encore déracinées.

Nombreux sont les écrivains et les peintres qui travaillent sans cesse au bord du lagon immobile à des œuvres dont le temps n'a pas encore consacré la valeur.

Parmi la vingtaine *d'autres nationalités* qui sont représentées dans les Établissements français d'Océanie, les citoyens des États-Unis d'Amérique sont les plus nombreux.

La plupart de ces étrangers sont des touristes que le charme des îles et de leurs habitants ont retenu. Ils mènent à Tahiti une vie nonchalante et contemplative, jouissant paisiblement de la douceur du climat et de la beauté des paysages qui les ont séduits. Ils n'exercent en général aucune activité, peu désireux de se créer dans ces îles favorisées les soucis et les luttes qui agitent sans cesse les sociétés civilisées qu'ils ont fui.

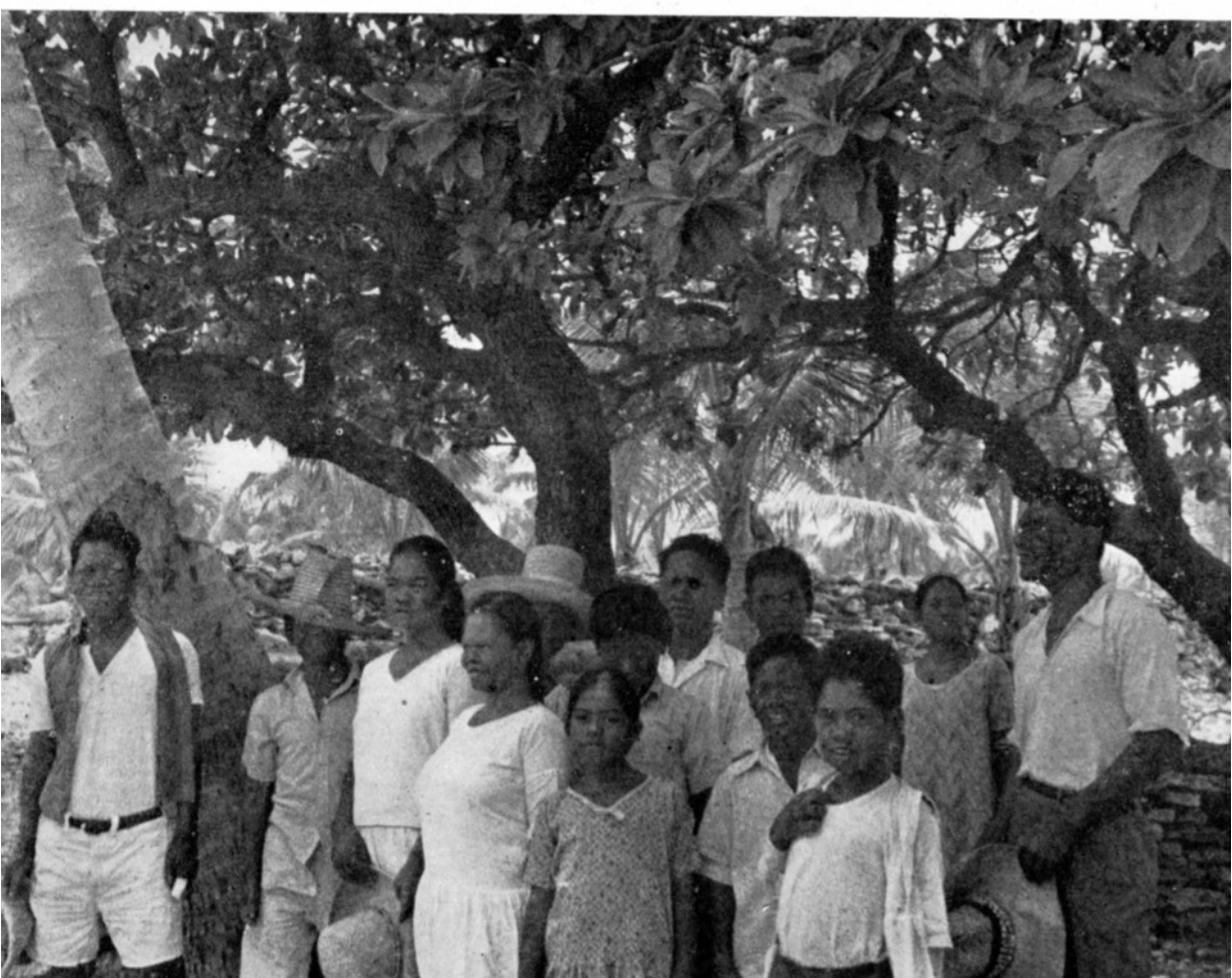
Les indigènes accueillent avec sympathie ces étrangers oisifs et peu turbulents. Et le promeneur entend souvent comme autrefois le "e hoa ! Haere mai, e tamaa !" (ami ! viens manger avec moi !), par lequel le maori invite le passant inconnu à venir partager son repas.



Sage-femme tahitienne

Enfants attendant d'être vaccinés

Centre de Ségrégation de Reao—groupe de malades



Amenés en Océanie française il y a quelques décades pour y servir de main-d'œuvre à une entreprise cotonnière les Chinois forment aujourd'hui une colonie aussi importante que les Européens et Américains.

Au contraire du maori que ne travaille que distraitement et sans assiduité le Chinois est à l'ouvrage depuis l'aube jusque tard dans la nuit. Économe et industrieux il est donc aisément arrivé à dominer complètement l'indigène au point de vue commercial.

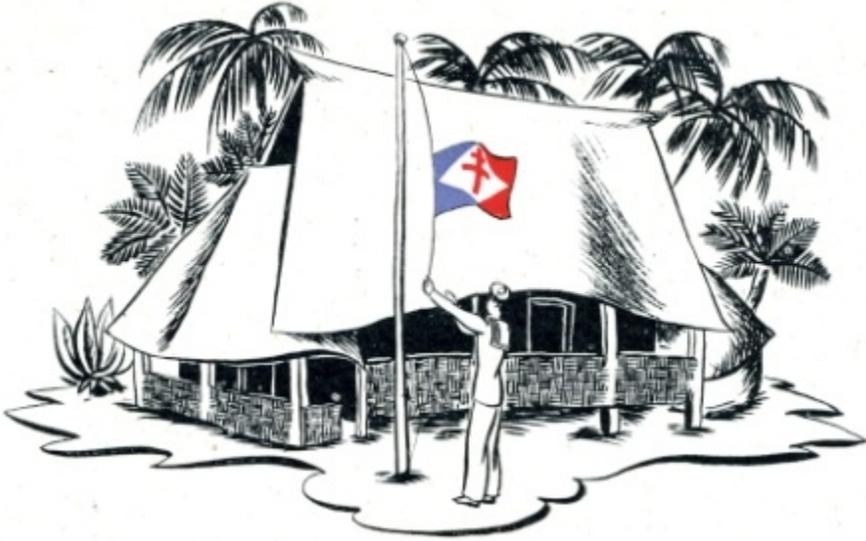
Autour du marché de Papeete s'est développée une véritable ville chinoise grouillante de petits artisans dont les boutiques sont de vrais bazars où le Tahitien vient acheter tout ce qu'il n'a pas la patience de confectionner lui-même.

Dans chaque village un ou deux Chinois s'assurent la récolte du district en vendant " à crédit " à l'indigène bœuf d'Australie, cotonnades anglaises, lait néo-zélandais, cigarettes américaines, pain beurré et thé fumant.

Ce sont les goélettes chinoises qui ravitaillent les îles éloignées et en ramènent le coprah, la vanille, la nacre, le manioc.

En sorte que toutes les ressources de l'Océanie sont peu à peu drainées par les Chinois et contribuent à accroître leur richesse.

Cependant l'indigène, protégé par les lois françaises, reste propriétaire du sol—et cette association du Chinois et du Tahitien n'est pas un parasitisme mais plutôt une symbiose harmonique qui convient parfaitement à l'insouciance et à l'indolence du maori



III

TAHITI, TERRE FRANÇAISE LIBRE

Le ralliement des Établissements Français de l'Océanie à la France Libre s'est effectué officiellement le 2 septembre 1940 sous l'impulsion de quelques hommes de bonne volonté, répondant au sentiment unanime et librement exprimé de toute la population océanienne.

Le Ralliement des E.F.O. à la FRANCE LIBRE

Les dirigeants du mouvement de ralliement furent animés par les mêmes sentiments qui incitèrent des centaines de milliers de Français à répondre, de tous les coins du monde, à l'appel ardent lancé le 18 juin 1940 par le Général de Gaulle.

Officiers, administrateurs, colons, ils avaient reçu de la France mission de diriger ces territoires français dispersés dans le lointain Pacifique.

Depuis des mois ils préparaient le petit peuple océanien à fournir sa modeste part dans la lutte gigantesque que la vieille civilisation européenne allait avoir à mener contre les hordes barbares déchaînées par leurs dictateurs.

Placés par les hasards de la carrière coloniale aux antipodes de la France, ils montaient la garde aux confins de son Empire. Ils savaient que le conflit après avoir dévasté l'Europe, allait embraser le monde.

Alors le Pacifique serait le théâtre d'une lutte sans merci entre l'impérialisme japonais et les grandes démocraties alliées de la France. Alors les territoires français d'Océanie entreraient dans la guerre et les Français d'Océanie pourraient montrer qu'ils savent combattre avec le même héroïsme que leurs frères de France.

La puissance formidable de la machine de guerre allemande et la trahison politique d'une poignée de dirigeants français pouvaient ruiner tous ces espoirs en retirant l'Empire français de la lutte historique des forces de la liberté contre les forces de la servitude.

En Océanie, comme partout dans le monde, c'est avec une douloureuse stupeur que furent ressenties la défaite des armées alliées et la capitulation de la France.

A cette stupeur du désastre s'ajoutait pour ces Français des Colonies l'angoisse d'ignorer le sort des êtres chers, de leurs frères soldats, de leurs parents chassés par l'envahisseur.



Mais bientôt pour ces Français encore libres, pour les Français de l' Empire, allait apparaître le sens véritable de cette capitulation " aussi absurde que déshonorante ".

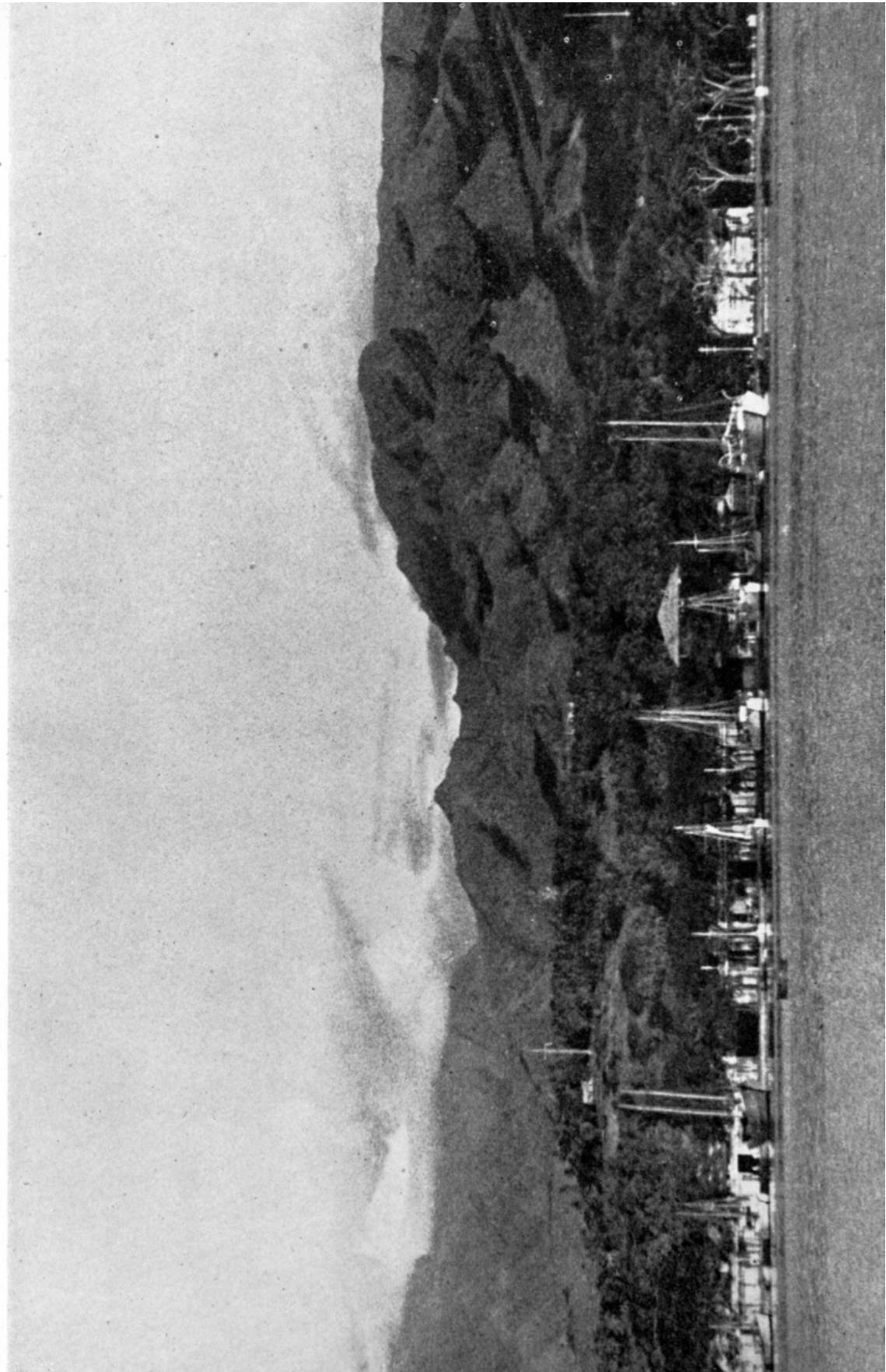
La capitulation acceptée par le Gouvernement du Maréchal Pétain était déshonorante parce qu'elle rompait l'engagement du peuple français de ne pas déposer les armes avant ses alliés ; déshonorante parce qu'elle acceptait de neutraliser sans combat une flotte intacte et un empire invaincu ; déshonorante parce que les clauses mêmes de l'armistice, l'occupation des deux tiers du territoire français, le maintien en captivité de deux millions de français, l'annexion immédiate de provinces françaises, étaient des conditions indignes d'une grande nation.

Mais la capitulation était de plus absurde, car elle méconnaissait le caractère mondial d'une guerre totale dont la phase européenne n'était même pas terminée ; absurde parce qu'elle amenait la France à déposer les armes avant même que ses courageux alliés ne soient attaqués ; absurde parce que, avant même que le choc anglo-allemand ne soit commencé, elle supposait une défaite britannique inévitable et extrêmement prochaine ; absurde parce qu'elle ne tenait pas compte du fait que des peuples puissants, les États-Unis d'Amérique et l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, n'étaient pas encore entrés dans la lutte.

Cette reddition inconditionnelle livrait la France pieds et poings liés à l'ennemi. Et quel ennemi ? non pas un adversaire loyal capable de surmonter sa victoire, mais un despote hystérique dont le but avoué depuis vingt ans, proclamé ouvertement dans les millions d'exemplaires de " Mein Kampf ", était la destruction totale de la nation française. Capituler devant un tel ennemi ce n'était pas seulement " perdre une guerre ", c'était admettre la fin de l'indépendance et de la grandeur de la France, c'était renoncer à l'existence d'une nation française, d'une culture française, d'un peuple français.

Enfin, en se retirant du combat, la France privait les peuples libres du monde, ses alliés, d'un " réseau de forces " capital, son Empire, dont les vastes ressources, les courageuses populations, les zones stratégiques, constituaient en Asie, en Afrique, en Amériques, dans le Pacifique des atouts magnifiques.

Quai de la Marine à Papeete



Elle en privait ses alliés, diminuant leurs chances de victoire : elle acceptait même de les désarmer, les livrant ainsi aux puissances de l'axe qui allaient s'en servir pour endiguer le flot montant des démocraties.

Et par sa capitulation insensée le Gouvernement du Maréchal Pétain retirait à la France sa plus précieuse chance de salut : *la présence de l'Empire français aux côtés des forces victorieuses de la liberté lors de la défaite des dictatures.*

Il se trouvait des Français assez dépourvus du sens de l'honneur, du sens de l'intérêt supérieur de la nation, du simple bon sens, pour accepter une telle capitulation, pour consentir à l'anéantissement de la France. Et à leur tête quels chefs ? le Maréchal Pétain, le Général Weygand, l'Amiral Darlan ! . . .

A ce moment il semblait que l'on allait assister à l'écroulement de l'Empire français, prélude de l'anéantissement du monde civilisé.

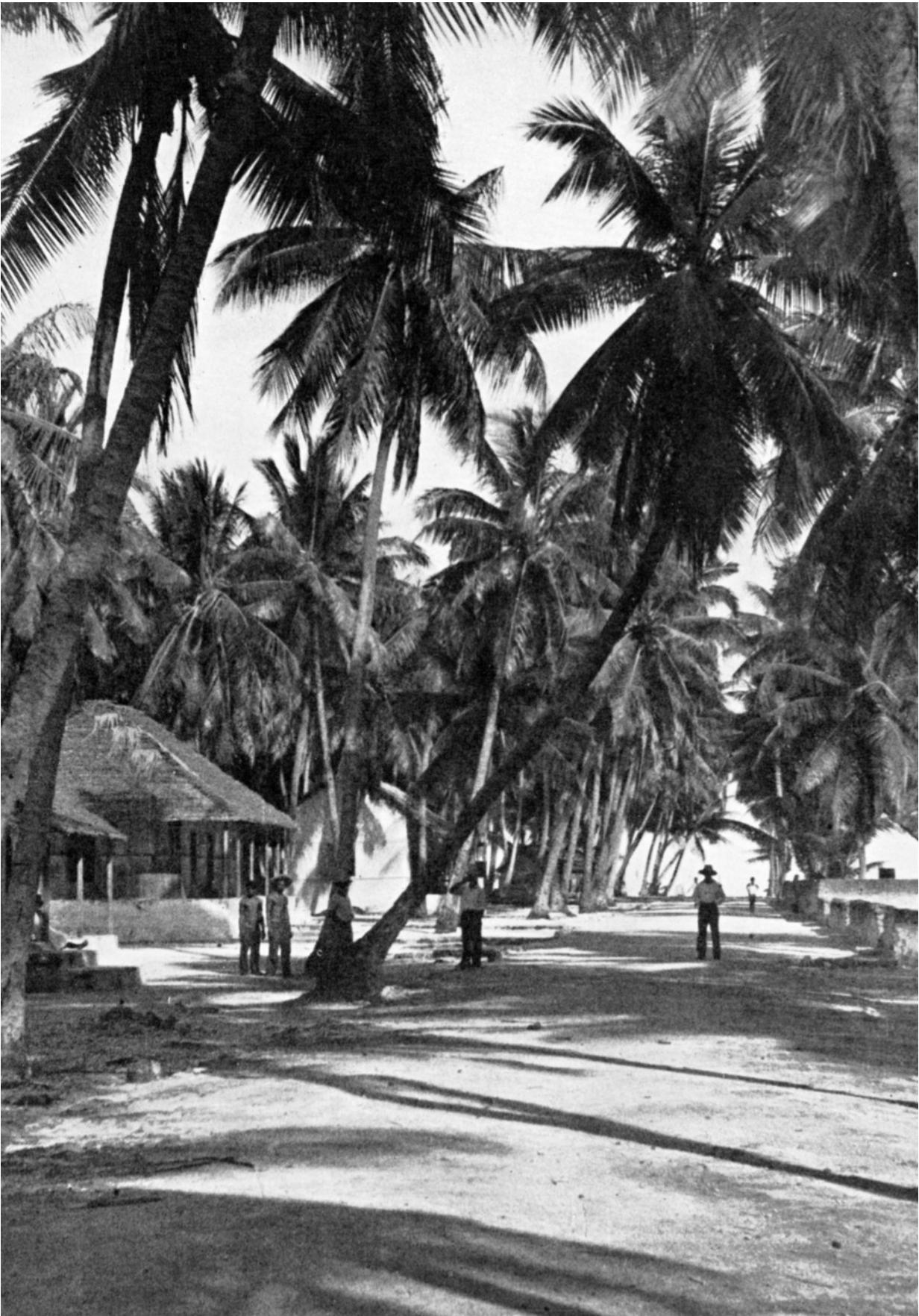
Alors une voix s'éleva, celle d'un soldat courageux, d'un chef militaire clairvoyant, d'un grand patriote : le Général Charles de Gaulle.

Ce chef était seul. Mais sa voix solitaire retentissait, magnifique, au milieu du silence stupéfait des témoins du désastre français. Et cette voix éveillait des échos profonds dans les cœurs de tous les Français dignes de ce nom.

Car elle vibrait de conviction et de confiance quand elle affirmait à la face du monde ce que tous les hommes encore libres voulaient espérer : " la France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre ! "

Cette voix, quelques Français d'Océanie n'ont pas voulu l'entendre.

Ceux-là préférèrent masquer leur indifférence égoïste ou leur manque de courage individuel par l'excuse facile de l'obéissance au gouvernement de fait. Ils acceptèrent la honte de déposer les armes sans avoir combattu, de laisser à nos alliés le soin de libérer notre Patrie.



D'autres aveuglé par leur haine partisane d'une démocratie corrompue par eux, ne virent dans la capitulation française qu'une occasion de détruire un régime qu'ils exécraient. Oubliant leur devoir de Français qui leur interdisait de se plier à un armistice qui consacrait l'anéantissement de la France, ils se rallièrent au Gouvernement de Vichy dès que le Maréchal Pétain eut, le 10 juillet 1940, sans consulter le peuple français, aboli la République Française.

D'autres plus nombreux, plus forts surtout de leur certitude d'être dans le chemin de l'honneur et du devoir, comprirent combien le sort les avait favorisés en les plaçant, au moment de l'armistice, hors du contrôle de l'ennemi.

Soldats invaincus, ils pouvaient rejeter la honte d'une capitulation que la politique de dirigeants indignes prétendait étendre à une puissante armée coloniale invaincue ; ils pouvaient se refuser à accepter une constitution illégale dictée par l'ennemi à un gouvernement de son choix, imposée par des politiciens tarés à un peuple captif.

Hommes libres, ils pouvaient refuser de collaborer avec l'ennemi d'hier à l'établissement d'un " ordre nouveau " contraire à tous les sentiments du peuple français.

Français, ils devaient, au nom du peuple français, tenir la promesse solennelle faite par la France de ne pas signer de paix séparée et de lutter aux côtés de ses alliés jusqu'à la victoire.

Coloniaux, ils pouvaient faire rentrer dans la lutte de libération les ressources de leur morceau d'Empire, défendre contre l'ennemi les zones stratégiques qu'ils occupaient et les ramener dans le camp des alliés de la France.

De l'Empire, par l'Empire ils pouvaient assurer le salut de la Patrie en participant à la victoire.

Pour cela il fallait désobéir, se substituer aux chefs qui usurpaient le pouvoir à la faveur du désastre, se rebeller contre les ordres donnés par un Gouvernement que couvrait le grand nom du Maréchal Pétain.

Certes cela était dur pour des officiers, pour des fonctionnaires. Mais était-ce désobéir que de vouloir sauver l'honneur de la France ? Était-ce se rebeller que de réclamer le droit de donner sa vie pour la France ?

Non, pour eux le devoir était clair. Malgré les ordres de capitulation, de collaboration, il fallait répondre à l'appel vibrant du Général de Gaulle ; continuer la lutte aux côtés de nos alliés jusqu'à la Victoire, jusqu'à la Libération du territoire français.

La population indigène d'Océanie a réagi à la défaite et à la capitulation françaises de façon tout à fait analogue. Ses sentiments s'exprimèrent avec autant de netteté, encore que de façon plus naïve au cours des nombreuses "apooraa" (assemblées indigènes) tenues en juin-juillet 1940.

Dans toutes les "fare putuputuraa" (maisons de réunion) où chaque semaine les anciens du village viennent disserter sans fin devant la population assemblée, les discours des orateurs reflétaient de façon étonnante cette similitude de vues et cette même compréhension des vrais devoirs des Français.

Le 14 juillet 1940, trois semaines après l'armistice, étaient réunis autour de moi une cinquantaine de chefs et notables indigènes représentant le quart de la population des Établissements Français d'Océanie.

Je leur dis combien notre jour de fête nationale était triste cette année, endeuillé par la défaite de notre patrie, par le malheur de nos frères de France.

Je leur rappelai l'incident qui s'était produit devant eux, ce matin même, tandis que le drapeau tricolore montait lentement au haut du mât de pavillon. Au moment où les voix hésitantes des enfants tahitiens s'étaient élevées pour chanter notre hymne national une femme, une vieille alsacienne, s'était approchée de moi, secouée de sanglots, et m'avait demandé de l'autoriser à se retirer : " C'est trop triste pour moi, me dit-elle, d'entendre ces paroles d'espérance et de gloire alors que nous avons accepté la capitulation la plus honteuse et la soumission sans combat " . . .

Commentant cette phrase, je dis à mes auditeurs : " Ce fut pour nous tous une tristesse poignante d'entendre notre chant glorieux en de telles circonstances. Mais ce doit être aussi pour nous une joie et un espoir naissant de penser qu'en ce petit coin de France nous pouvons encore chanter librement notre amour de la Patrie et saluer dignement nos couleurs " .

Alors, selon la coutume indigène, les orateurs se levèrent successivement pour discuter mon allocution.

Le premier fut un vieux chef dont le père avait combattu les Français lors de la conquête de son île, à la fin du siècle dernier. Et, après les salutations rituelles, il dit :

" Tu nous parles de ta tristesse de savoir les Prussiens à Paris, à Bordeaux et à Lyon. Nous la comprenons et nous la partageons—parce que tous nos frères sont prisonniers de l'ennemi—et nous avons comme toi le cœur bien triste.

" Mais les Prussiens n'ont pas encore vaincu tous les territoires français si vastes que le soleil ne s'y couche jamais.

" Ils ne sont pas à Tahiti, aux Îles sous le Vent, aux Tuamotou.

" Ils n'ont pas vaincu les maoris !

" Les ignorants et les lâches meurent et disparaissent de ce monde !

" Nous ne sommes pas des lâches et nous ne sommes pas des ignorants !

" Nous ne sommes pas des vaincus et nous ne sommes pas des captifs !

" Par conséquent, pourquoi serions-nous désespérés puisque nous pouvons encore nous battre pour notre pays ? "

Un autre se leva, un juge indigène qui depuis quarante ans faisait respecter dans ces îles la loi française. Sa longue carrière n'avait été interrompue que par deux ans de combat dans les tranchées de Champagne lors de la dernière guerre, et il dit :

" La France ne peut pas être tout à fait triste.

" Car elle ne peut pas avoir oublié ses enfants de Tahiti qui ont combattu pour elle, qui l'ont aidée à vaincre.

" Car elle doit bien penser qu'ils sont prêts à reprendre les armes contre ses ennemis.

" Notre pays a beaucoup de guerriers forts et courageux. La guerre n'en a pris aucun.

" No reira ! Par conséquent, pourquoi dire que la France a perdu la guerre ?"

Un autre était un oremetua haapii (instituteur indigène) et il déclara avec émotion :

" La France nous a donné des écoles pour instruire nos enfants, des médecins pour guérir nos malades.

" Aujourd'hui la France est malade. Nous voulons la soigner.

" La France est notre mère à tous. Nous voulons lui montrer que nous sommes ses enfants reconnaissants.

" Nous voulons former un autre bataillon du Pacifique et tous les ' tamarii maohi ' (enfants polynésiens) iront aider les piritane (Britanniques) à chasser les Prussiens du sol de France !

" Ia orana Farani ! Ia orana Tahiti !

" Vive la France ! Vive Tahiti ! "

Et malgré ce que pouvait avoir de puérile cette ambition du petit peuple d'Océanie d'aller au secours de nos armées vaincues, de menacer de sa poignée de guerriers la plus formidable machine de guerre que le monde ait connue, nous ne pouvions nous empêcher, nous Français de France, de penser avec fierté combien notre œuvre colonisatrice avait été féconde qui nous avait acquis de si fidèles partisans jusque dans nos plus lointains territoires.

Cette communauté de pensée entre les dirigeants du mouvement France Libre et les populations indigènes d'Océanie est émouvante.

Elle explique pourquoi, le 1^{er} septembre 1940, quand fut soumise à un libre plébiscite la question : " devons-nous accepter la capitulation ordonnée par le Maréchal Pétain, ou devons-nous continuer la lutte comme nous y invite le Général de Gaulle?"—5.564 Français d'Océanie contre 18 décidèrent de reconnaître le Général de Gaulle comme leur Chef et de continuer la lutte aux côtés de nos alliés jusqu'à la libération du territoire français.

Le ralliement des E.F.O. a la France Libre s'est réalisé le 2 septembre 1940 dans un calme parfait.

Contrairement aux allégations de ceux qui ont voulu voir dans ce ralliement un mouvement séparatiste coupable de dresser les Français les uns contre les autres, pas une goutte de sang n'a coulé, pas un coup n'a été donné, pas une arrestation n'a été opérée.

Cela seul suffirait à prouver combien peu d'adversaires dignes

de ce nom le Gouvernement de la France Libre suscitait, combien l'unanimité de la population était vraie.

Mais il est un autre fait plus probant encore du sentiment véritable qui animait la population océanienne : dans les jours qui suivirent le plébiscite, près de mille volontaires se présentèrent à la Caserne de Papeete pour s'enrôler dans les Forces Françaises Libres. Ce chiffre est formidable si on le rapporte à la population totale des E.F.O. Il indique mieux que tout autre commentaire le véritable sens du mouvement France Libre en Océanie. Il explique pourquoi nous sommes fiers de cet admirable petit pays qui a su se montrer si courageusement français.

Les autorités britanniques ont été accusées par le gouvernement de Vichy d'avoir joué un rôle important dans le ralliement à la France Libre des Établissements Français d'Océanie.

Cette accusation ne repose sur aucun fondement. Nos alliés se sont gardés d'exercer une pression qui aurait pu être contraire aux véritables sentiments des populations en cause.

La décision prise par les E.F.O. de se placer sous l'autorité du Général de Gaulle a été spontanément arrêtée par des dirigeants français de la Colonie et librement acceptée par la population indigène enthousiaste.

Il n'y a rien de vrai dans les allégations imprimées par des journaux soi-disant français qui se sont fait remarquer depuis l'armistice par leur docilité à répandre les fausses nouvelles allemandes.

Par exemple un journal de Paris, Gringoire, écrivit le 13 janvier 1941 : " . . . à la fin du mois d'août 1940 deux navires de guerre britanniques demandèrent à faire escale à Papeete. Sitôt débarqués les Britanniques mirent en état d'arrestation les forces armées de l'île et prétendirent faire un référendum. La population menacée de blocus et autres traitements de guerre, fut contrainte de choisir et non librement, entre la France et l'Angleterre. L'Angleterre acquit ainsi la souveraineté sur l'île française."

Et un autre journal collaborationniste, la Dépêche de Toulouse, renchérit en précisant : " sur la place du maréchal

Foch (à Papeete), au lieu du drapeau tricolore flotte aujourd'hui l'Union Jack."

Il n'y a pas un mot de vrai dans ces précisions et ces récits sont de simples mensonges :

La population d'Océanie n'a jamais choisi entre la France et l'Angleterre. Elle s'est ralliée à la France Libre pour rester française et pour participer à la libération de la France.

Le croiseur " H.M.S. Achilles " lorsqu'il toucha Tahiti le 10 septembre 1940 ne venait nullement proposer un référendum qui avait eu lieu dix jours avant, ni imposer un ralliement qui avait été annoncé officiellement le 2 septembre 1940.

Il venait simplement offrir aux autorités de la Colonie l'assistance totale des grands dominions voisins pour la solution des problèmes économiques qui pouvaient se poser dans des territoires coupés depuis quatre mois de la métropole.

Il venait offrir son concours pour la défense d'un territoire allié contre toute agression ennemie et exprimer aux autorités de la France libre dans les E.F.O. le désir de son Gouvernement de voir la France rétablie après la victoire dans sa grandeur et son indépendance.

L'Angleterre n'a jamais revendiqué ni acquis une quelconque souveraineté sur les îles françaises. Seule l'administration française exerce son autorité sur nos colonies du Pacifique, seules les lois et la justice de la République Française sont en vigueur dans les Établissements Français d'Océanie, seul le drapeau français flotte sur Tahiti.

LA PARTICIPATION

des Établissements Français d'Océanie à la guerre mondiale

Les E.F.O. participent à la guerre mondiale en fournissant un effort économique et militaire qui, compte tenu de la faible population de ces territoires, est proportionnellement considérable.

De plus leur décision de continuer la lutte sous les ordres du Général de Gaulle a maintenu dans le camp des alliés une zone stratégique d'extrême importance.

I. PARTICIPATION ÉCONOMIQUE

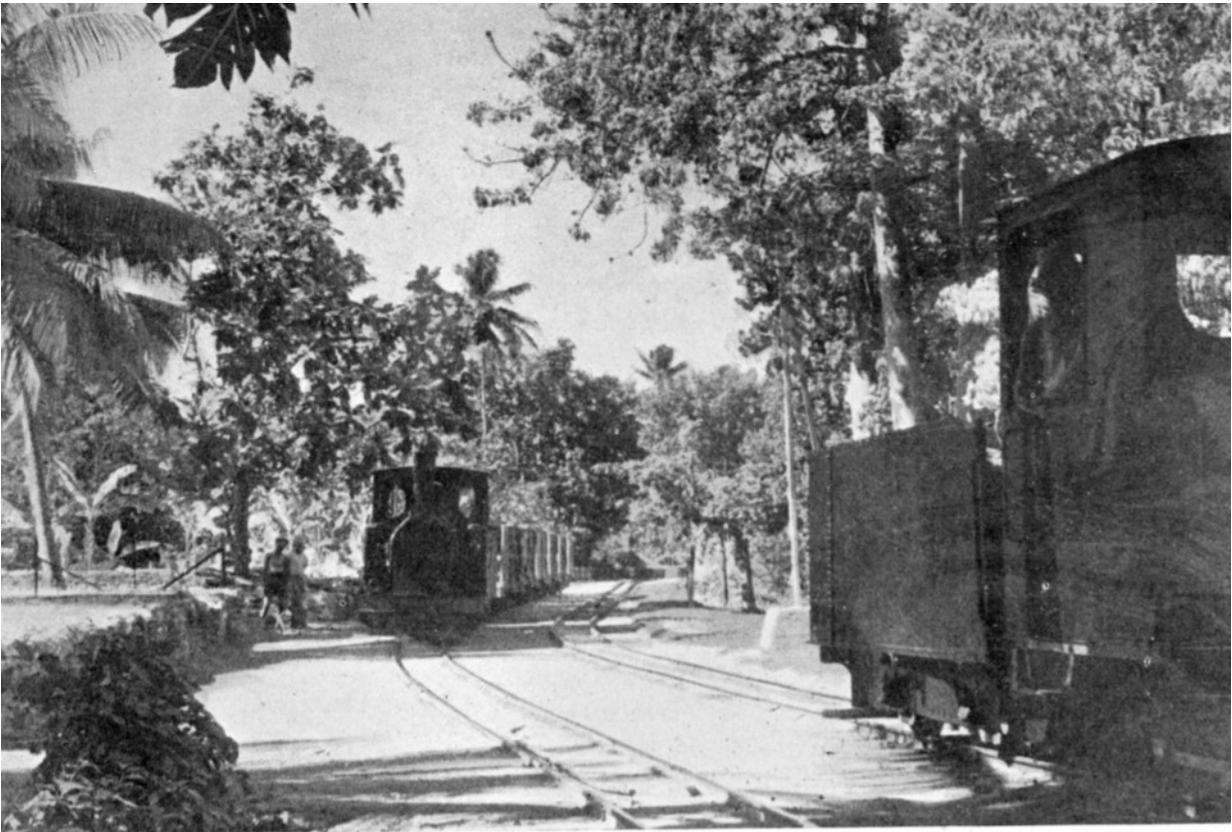
L'effort économique des E.F.O. comprend : un accroissement des exportations de produits utiles à la poursuite de la guerre, nos petits territoires du Pacifique augmentant ainsi dans la mesure de leurs moyens le potentiel de guerre de nos alliés ; une diminution des importations obtenue au prix de restrictions importantes, les E.F.O. libérant de cette façon des bateaux nécessaires au transport de matériel de guerre.

L'accroissement des exportations porte essentiellement sur deux produits :

Le Coprah qui fournit la moitié de son poids d'huile, est un véritable matériel de guerre.

Jusqu'à la fin de 1941 la production des E.F.O. (24,000 tonnes par an) pouvait sembler négligeable comparée à la production mondiale (1,000,000 tonnes). Il y avait même surproduction dans la zone du Pacifique et le coprah de Tahiti n'était enlevé qu'en raison de son excellente qualité " sun dried " et parce que Tahiti était le centre producteur le plus voisin des états acheteurs (U.S.A.—Mexique).

Avec l'extension au Pacifique de la guerre mondiale ce dernier avantage (proximité relative de Tahiti) est devenu plus notable encore, puisqu'il permet une meilleure utilisation du shipping disponible. Surtout l'invasion par les japonais des Philippines (450.000 tonnes de coprah), des Indes néerlandaises, de la Nouvelle-Guinée et d'autres archipels producteurs de coprah a mis entre leurs mains les deux tiers de la production mondiale.



Transport des phosphates à Makatea

Cocoteraie à Punauia—Tahiti



La production de Tahiti, négligeable avant guerre, prend désormais une importance incontestable.

Cette production peut être accrue dans des proportions notables. Les Français d'Océanie conscients de cette importance, pour donner aux alliés l'huile que la motorisation actuelle des armées rend aussi précieuse que les munitions, ont déjà commencé à augmenter leur production.

Les Phosphates transformés en superphosphates, constituent le meilleur engrais connu.

Les E.F.O., en produisent près de 200,000 tonnes—ils peuvent atteindre 300,000 tonnes annuelles si la distribution du shipping allié en permet l'enlèvement.

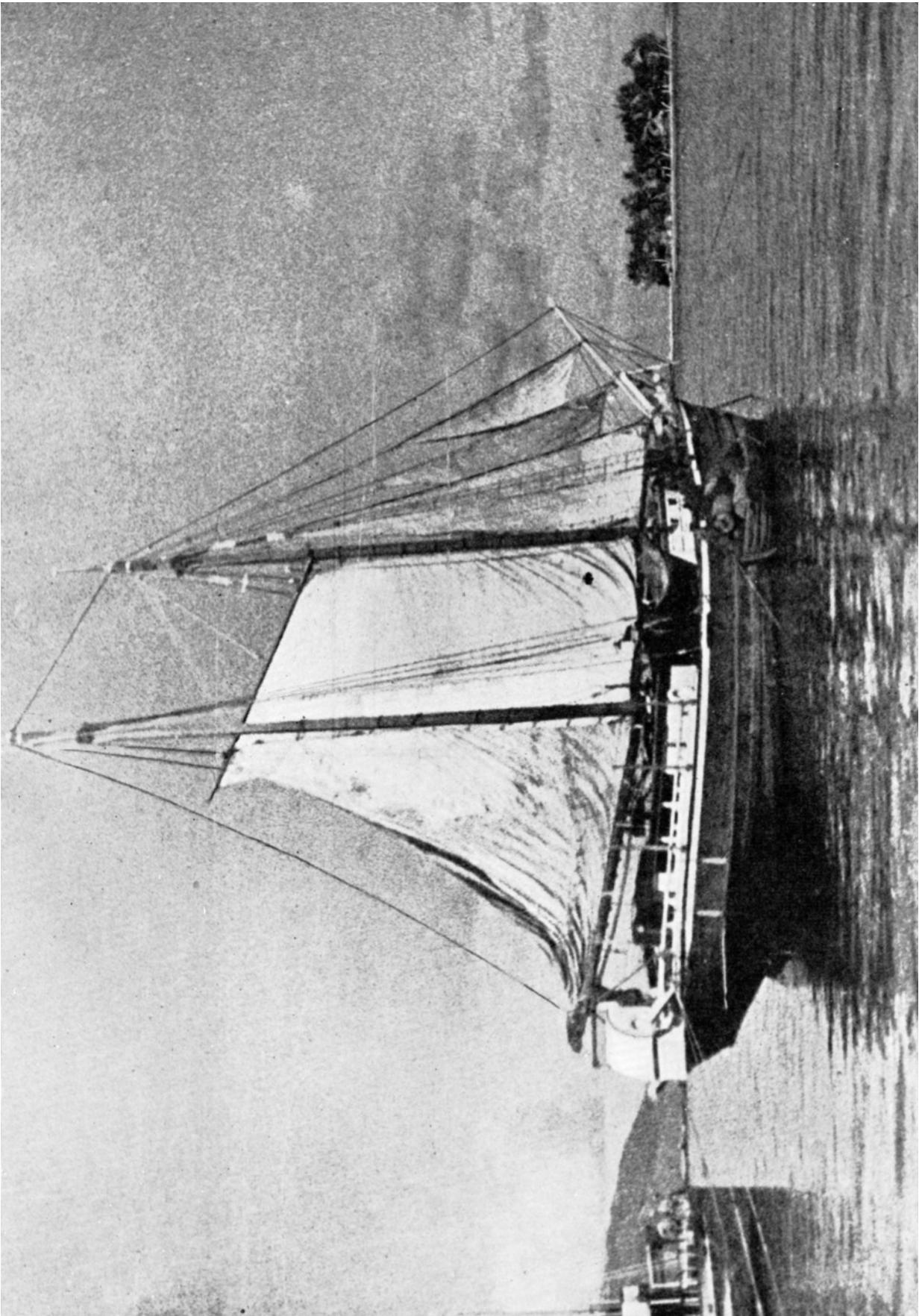
Ces phosphates sont nécessaires pour les grands dominions qui utilisaient jusqu'alors les phosphates de Nauru. Cette île fournissait jusqu'à l'an dernier 900,000 tonnes, mais ses installations portuaires furent détruites en décembre 1940 par l'action des raiders ennemis.

Nouvelle-Zélande et Australie trouvent désormais à Tahiti— comme durant la première guerre mondiale—les engrais qui leur permettront de fournir avec régularité et en plus grande quantité les produits agricoles nécessaires au ravitaillement des nations alliées.

La diminution des importations des E.F.O. a été obtenue au prix de restrictions intérieures entraînant le rationnement des produits de première nécessité et la suppression totale des importations de luxe.

Grâce à ce régime de restrictions, supporté de bon cœur par toute la population des E.F.O., a pu être libéré sur les cargos alliés un espace plus utilement employé au transport en Australie des avions américains et: au transport en Amérique des minerais et laines d'Australie.

De plus cette diminution des importations a permis d'économiser une masse importante de devises étrangères laissée à la disposition des Offices des Changes alliés pour être employée à des achats de matériel de guerre.



Cette mise en économie de guerre des Établissements Français de l'Océanie ne s'est pas faite sans privations pour les populations qui s'y sont soumises. C'est par la totalisation de ces privations volontairement consenties que les alliés arrivent peu à peu à diminuer le fardeau écrasant qui pèse sur leur marine marchande.

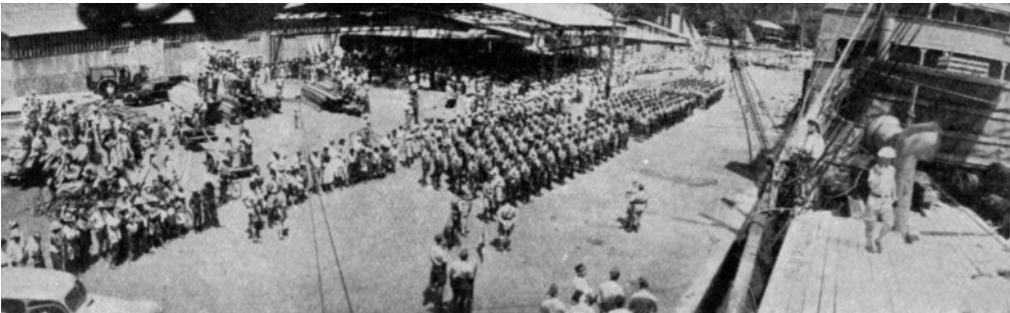
Si minime que puisse paraître le tonnage libéré par notre colonie d'Océanie, il n'en est pas moins considérable si on l'examine à l'échelle de ces petits territoires : nos 40,000 Français d'Océanie, en diminuant de moitié leurs importations, libèrent par an deux bateaux de 7,000 tonnes. En s'astreignant aux mêmes restrictions les 40,000,000 d'habitants qui peuplent le Royaume-Uni en libèrent 2,000 : combien de précieuses vies de nos courageux marins du commerce sont épargnées du même coup !

II. PARTICIPATION MILITAIRE

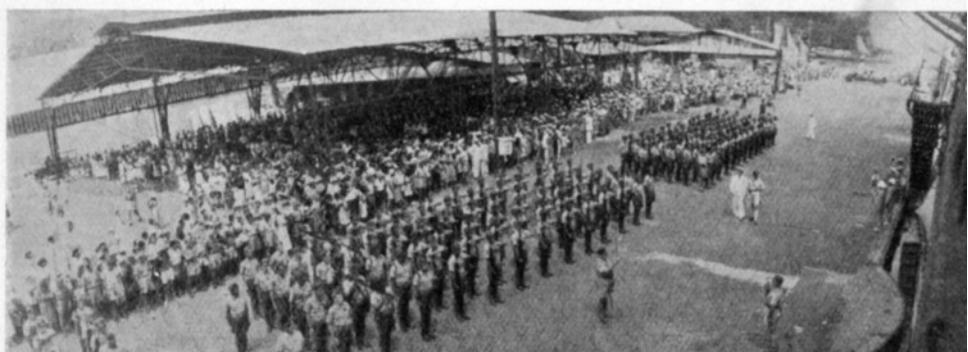
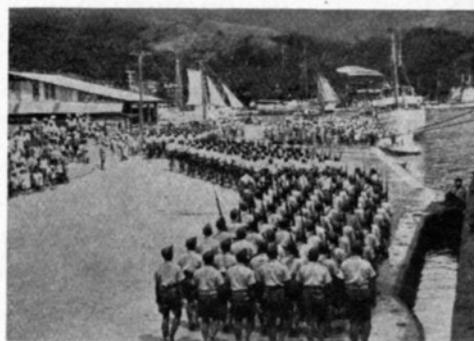
Les Français d'Océanie ont montré que leur ralliement à l'appel du Général de Gaulle était bien plus qu'un geste symbolique. Ils ont prouvé qu'ils entendaient participer de façon active à la libération des territoires français en s'enrôlant en masse dans les Forces Françaises Libres.

Dès les premiers mois de 1941 un contingent de trois cents volontaires, complètement et parfaitement entraîné, a rejoint au Moyen-Orient les forces combattantes. Groupés avec les volontaires de Nouvelle-Calédonie au sein du bataillon du Pacifique ils combattent avec le même héroïsme, avec la même efficacité que leurs pères ont combattu en 1914.

Certains sont d'ailleurs d'anciens combattants qui, rescapés de la dernière guerre, n'ont pas hésité à faire une deuxième fois le sacrifice de leur vie pour prouver la réalité et la profondeur de leur amour pour la patrie française. Le bataillon du Pacifique participe activement aux opérations en Libye et est particulièrement bien adapté à la guerre dans le désert. Habités depuis leur enfance à la vie de brousse les Français d'Océanie qui le composent ont développé instinctivement le sens de l'orientation et l'esprit d'initiative ; ils excellent également dans le maniement et l'entretien des armes et des engins mécaniques.



Bataillon du Pacifique Corps
expédionnaire de Tahiti



A eux, Français de notre plus lointaine colonie, est revenu l'honneur de capturer les premiers prisonniers allemands.

A eux, soldats de la 1^{re} Division Française Libre, est revenue une part magnifique dans l'héroïque résistance de Bir-Hakeim, nom glorieux qui vient de s'inscrire au palmarès déjà long des faits d'armes de la France Combattante.

Plus de cents cinquante marins ont rejoint les Forces Navales Françaises Libres et servent maintenant à bord des bâtiments de guerre de la France Libre.

Ils ont quitté les rives ensoleillées de leurs îles verdoyantes où leurs vies s'écoulaient dans le calme et la douceur. Ils acceptent sans regret la dure vie des corvettes et, au milieu des brumes glacées des mers du Nord, assurent la protection des convois dont les grands cargos amènent dans leurs flancs la nourriture et les matériels nécessaires aux armées qui préparent sur le sol anglais l'offensive de libération.

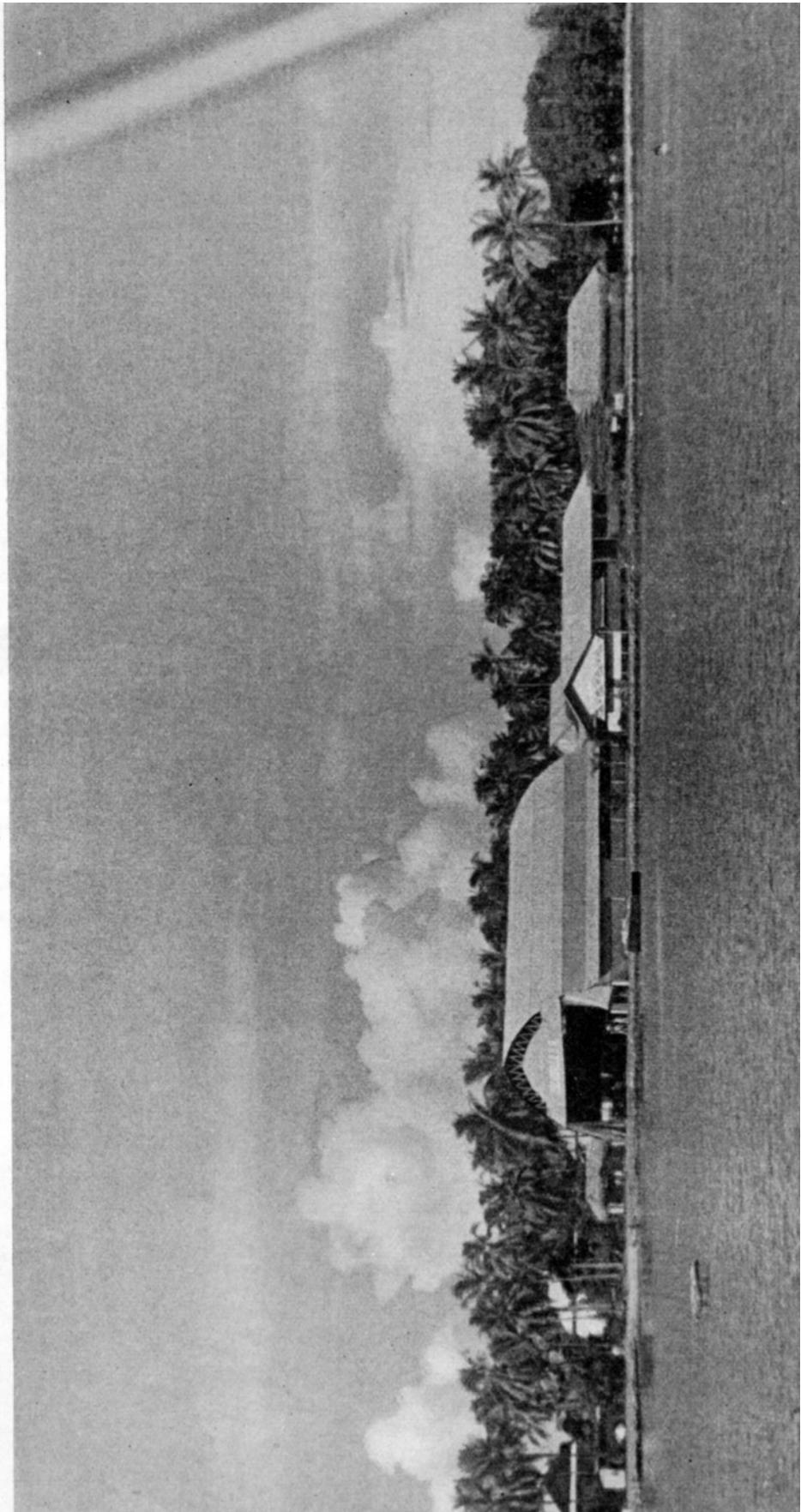
Car ils savent que de la résistance du peuple anglais dépend la libération de la France. Car ils savent que la victoire de nos alliés rétablira la France dans son indépendance et dans sa grandeur.

D'autres, formés à la glorieuse école de la Royal Air Force, servent dans les Forces Aériennes de la France Libre. Et c'est de leur poste de combat en plein ciel de bataille, qu'ils aperçoivent pour la première fois le sol de la Patrie française pour laquelle ils ont tout sacrifié, sans la connaître autrement que par son rayonnement.

D'autres, plus nombreux encore et tout aussi résolus, ont pris leur poste de combat dans leurs îles mêmes. Ils ne veulent pas que leur colonie s'endorme dans la même neutralité dangereuse et devienne une autre Martinique. Ils ne veulent pas que leur colonie devienne une autre Indochine et serve de base contre les alliés de la France.

Et c'est avec le même courage que leurs frères de Syrie, avec la même résolution que leurs frères d'Afrique, avec le même esprit de sacrifice que tous leurs camarades des Forces Françaises Libres qu'ils défendront leur petite patrie—pour que vive la France.

Base aéro-navale de Fare-Ute à Tahiti



III. VALEUR STRATÉGIQUE DES E.F.O.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle le Pacifique, immense océan presque vide, semblait devoir rester en dehors des conflits mondiaux.

Son immensité même constituait un abîme presque infranchissable entre les trois grands continents qui le bordaient ; l'asiatique au Nord-Ouest, l'australien au Sud-Ouest, l'américain à l'Ouest.

Le premier de ces continents abritait une civilisation antique qui s'éteignait doucement et dont le rayonnement s'estompait déjà dans les brumes du passé.

Les deux autres au contraire se peuplaient d'hommes jeunes, jetant audacieusement les bases d'une civilisation neuve et rapidement évolutive.

Ces deux civilisations, asiatique d'une part, américaine et australienne d'autre part, ne semblaient pas devoir se poser en rivales—l'extinction de l'une et la croissance de l'autre s'effectuant sans autre lien que celui de la simultanéité.

Pendant les premières décades du XX^e siècle ont vu se transformer totalement les grands problèmes du Pacifique.

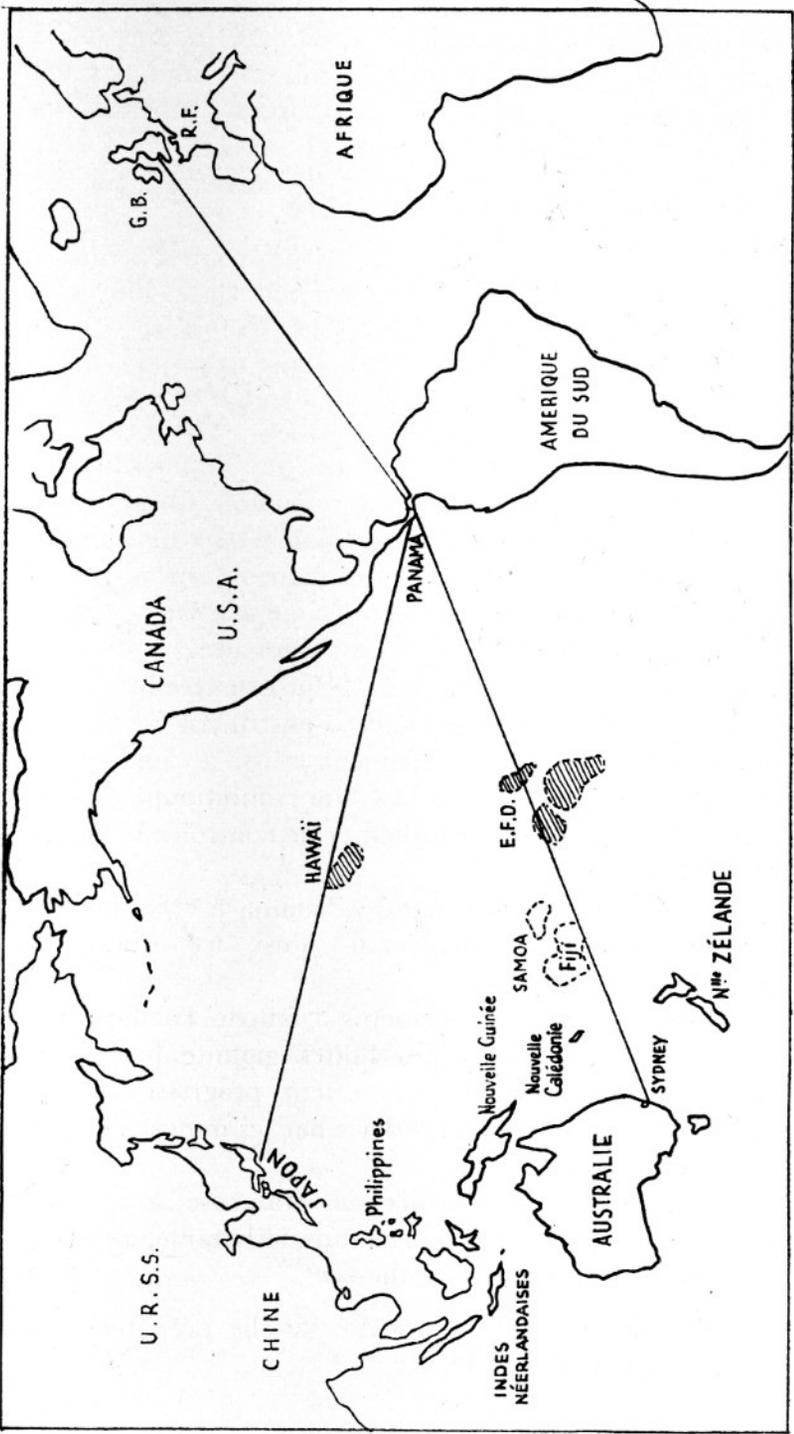
La naissance et la croissance monstrueuse de l'impérialisme japonais, après avoir partiellement réussi à dominer l'Asie par ses victoires sur la Russie et la Chine, ambitionne maintenant de soumettre le continent australien et de contrôler le Pacifique tout entier.

Le percement de l'isthme de Panama a créé une voie transpacifique fréquentée, déplaçant ainsi les grands courants commerciaux du monde.

Le premier de ces événements a fait du Pacifique un champ de bataille immense où des flottes gigantesques cherchant à s'affronter, doivent utiliser pour leur progression les moindres points d'appui qui leur sont offerts par les minuscules îlots perdus dans ce vaste océan.

Le second a placé l'Océanie française à un des points stratégiques importants de ce champ de bataille, au centre même de la route Amérique-Australie.

Comment l'Océanie Française est-elle préparée à jouer son rôle dans la bataille du Pacifique ?



Dès l'ouverture du Canal de Panama la France a compris, sinon la valeur stratégique que prenait sa lointaine colonie du Pacifique Oriental, du moins l'importance économique que cette nouvelle route maritime donnait aux E.F.O.

Le résultat de ses réflexions et de ses efforts fut la transformation du Port de Papeete.

Il y avait un intérêt certain à couper la route Panama-Sydney d'une escale utile permettant la réduction de la longueur de la route, le ravitaillement en eau et combustible, etc. . . Papeete fut choisi de préférence aux Îles du Sud, plus proches de la nouvelle route maritime mais où tout aurait été à créer.

Par contre Papeete était située sur une bonne rade au Nord-Ouest de Tahiti dont les hautes montagnes l'abritent des vents dominants du Sud-Sud-Est. Une passe large de 65 mètres, longue de 70 mètres, profonde de 9 mètres en permettait l'accès facile pour la plupart des paquebots. Une eau de source extrêmement pure pouvait y être captée en abondance.

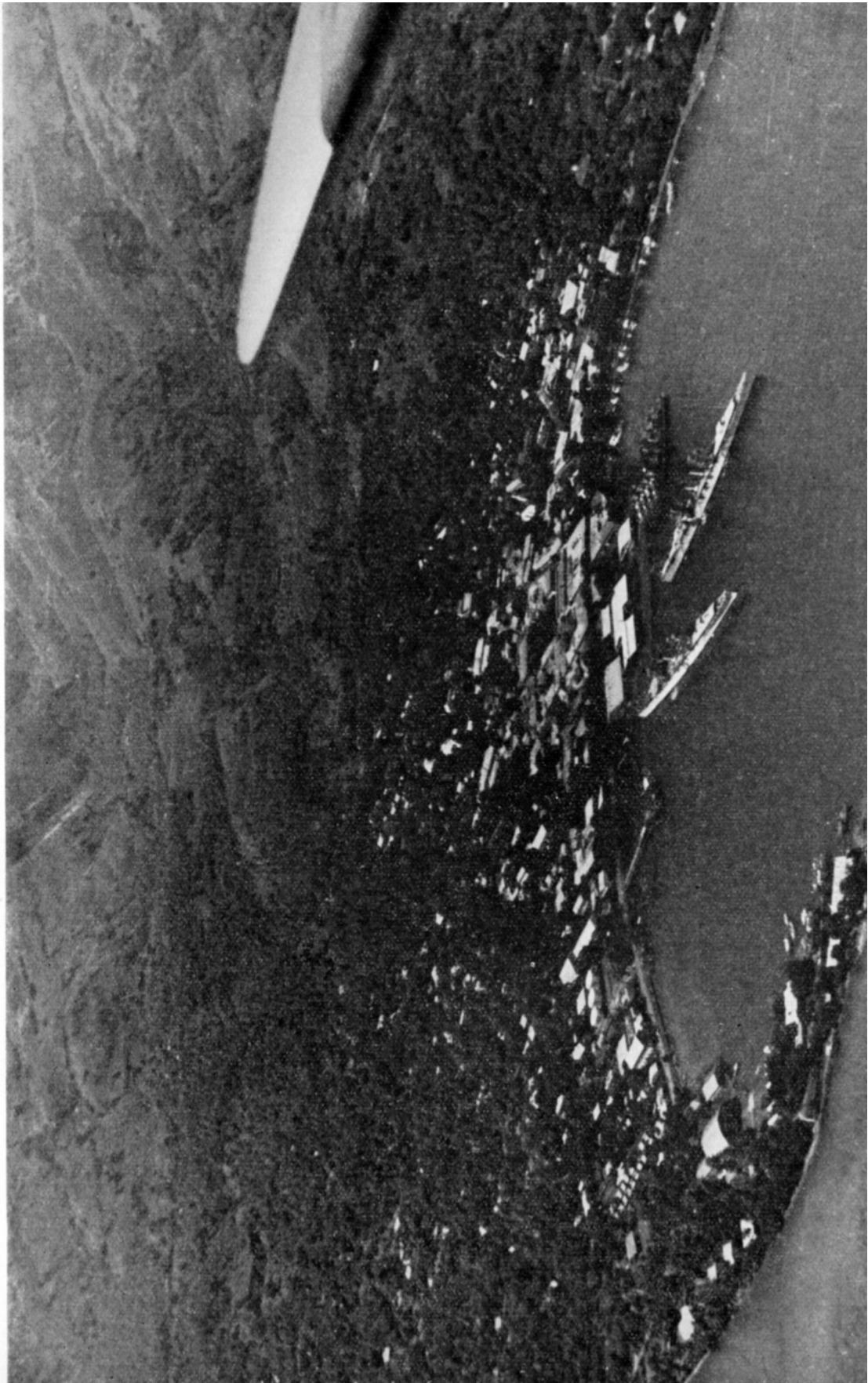
A partir de ces éléments naturels a été créé un port, sinon moderne, du moins confortable :

- excellent balisage de la passe,
- quai en eau profonde longue de 200 mètres,
- hangars et docks convenables,
- dépôt à charbon,
- réservoirs à mazout de 4.000 tonnes,
- ateliers de mécanique,
- force électrique à quai,
- centre médical complet comportant des installations radio-graphiques et chirurgicales modernes,
- station T.S.F. puissante,
- station météorologique bien outillée,
- main-d'œuvre facile.

Ainsi Papeete est devenu un port bien achalandé et pouvant recevoir un trafic commercial assez considérable.

Par contre la France n'avait pas semblé réaliser pleinement l'importance stratégique que l'ouverture de la route de Panama et l'union militaire du bloc américain et britannique donnerait à ses possessions d'Océanie. La raison en est sans doute que

Papeete vue d'avion



l'Empire français ne paraissait pas directement concerné par les problèmes de défense du Pacifique. Aussi n'avait-elle entretenu dans les E.F.O. qu'une force aéronavale insuffisante et sans cesse décroissante.

(Les alliés commettaient d'ailleurs la même légèreté. En particulier les U.S.A. ne s'occupaient pas davantage d'organiser leur colonie des Samoa et ce n'est qu'en 1941 que les premiers travaux du port de Pago-Pago étaient sérieusement entrepris.)

L'extension de la guerre mondiale au Pacifique et les revers alliés dans la partie occidentale de cet océan donnent désormais à la défense des E.F.O. et à leur organisation militaire un intérêt de premier ordre.

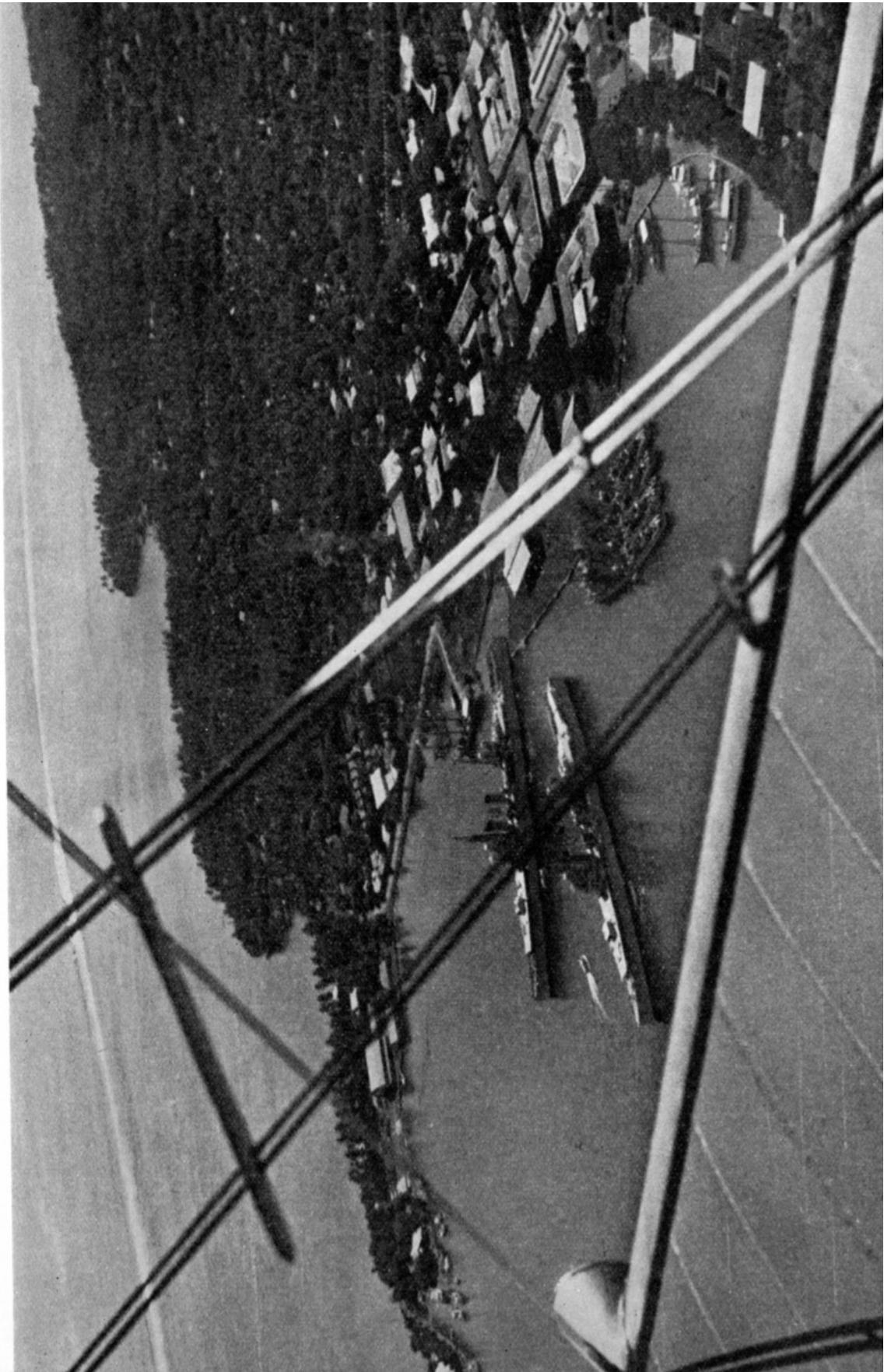
Supposons un instant que, par suite du consentement tacite de son gouvernement (ce qui s'est produit en Indochine) ou par suite d'une action militaire ennemie (ce qui eut été facile si l'Océanie avait adopté la même attitude de neutralité que la Martinique), l'Océanie française soit actuellement aux mains des Japonais.

Alors l'Océanie française serait pour les alliés une *zone dangereuse*. Des rades profondes et abritées des Marquises, de Mooréa, des Australes, partiraient des raiders ennemis, harcelant sans cesse les convois américains qui amènent en toute hâte les pilotes et les avions nécessaires à la défense du continent australien. Des lagons des Tuamotou et des Gambiers s'envoleraient des essaims de bombardiers ennemis, formant un vaste écran très difficile à contourner. Alors le flot ininterrompu de matériel de guerre que nécessite la bataille d'Australie serait dangereusement réduit et ralenti.

Au lieu de cela l'Océanie, sous l'autorité de la France Libre, loin d'être pour les alliés une zone dangereuse est pour eux une zone d'escale et de surveillance—un point d'appui d'où peuvent partir les grands avions d'observation protégeant les convois alliés. A Tahiti comme en Afrique la France continue la lutte avec les alliés.

Supposons maintenant que les Japonais, par une victoire provisoire en Australie, deviennent maîtres du Pacifique occidental.

Rade de Papeete vue d'avion



La poursuite logique de leur offensive les amènera à attaquer l'Amérique du Sud moins défendue et moins protégée, à bloquer le canal de Panama qui est un des éléments essentiels de la sécurité des U.S.A.

Contre ces offensives l'Océanie française sera un poste défensif de premier ordre. Dûment organisés, ses lagons et ses rades peuvent et doivent jouer dans le Pacifique Sud le rôle de forteresse avancée que les Hawaï jouent déjà dans le Pacifique Nord. Des flottes aéronavales basées sur Honolulu et Papeete peuvent intercepter efficacement toute flotte ennemie se dirigeant sur Panama.

Poste avancé de la défense du Continent américain, l'Océanie française peut aussi servir de point de départ offensif contre les zones occupées par l'ennemi. Dans ses archipels peuvent se regrouper et se concentrer les flottes alliées repartant à la conquête du Pacifique sud-ouest.

Ce rôle de poste avancé des armées alliées dans le Pacifique, l'Océanie française l'a revendiqué le 2 septembre 1940 en se ralliant au Général de Gaulle pour continuer la lutte contre les ennemis de la France.

Ce ralliement était donc utile—et si l'effort économique et militaire que continuent à fournir les E.F.O. ne suffisait pas à le démontrer, la valeur stratégique de ces archipels dans la bataille du Pacifique le justifie de façon éclatante.

Par son ralliement à la France Libre l'Océanie française aura aidé à la victoire alliée et à la libération de la France. Grâce à Tahiti, grâce à son Empire, la France reste présente dans la guerre mondiale et sera présente à l'heure de la victoire ; et Tahiti se sera assuré le droit de rester Français.

Tahiti, terre française libre, pourra alors revendiquer une place d'honneur dans l'Empire Français, fière du rôle qu'elle aura joué—au nom de la France.



	PAGE
Tuamotou : groupe d'enfants attendant la vaccination	69
— : groupe de malades du centre de Réao	69
Goélette de la Marine-Tahiti (photo Crake)	73
Tahiti : quai de la Marine à Papeete	75
Tuamotou : village de Reao	77
Makatea : transport des phosphates	85
Tahiti : cocoteraie à Punauia	85
— : goélette de commerce pour le trafic inter-insulaire	87
— : Bataillon du Pacifique (corps expéditionnaire de Tahiti)	89
— ; (— d —) (photo Bopp du pont)	89
— ; (— d —) (photo Bopp du pont)	89
— ; (— d —) (photo Bopp du pont)	89
— ; (— d —) (photo Bopp du pont)	89
— ; base aéronavale de Fare-Ute	91
— ; Papeete vue d'avion	95
— ; rade de Papeete vue d'avion	97
L'île de Mooréa vue de Faââ	99

N.B.—Sauf indication contraire les photographies illustrant cette brochure sont des originaux dont la reproduction est interdite sans autorisation de l'auteur.—Bandeaux de J. E. NASH.

BIBLIOGRAPHIE

BLIGH (Captain)	Mutiny on board H.M.S. " Bounty "
CAILLOT	Les Polynésiens orientaux
	Histoire de la Polynésie orientale
DAHLGREEN	La France et le Pacifique
GAUGUIN	Noa Noa
HUGUENIN	Raiatea la Sacrée
F. KNOX	The mystery of thé Pacific
R. P. LAVAL	Mangareva
LESSON	Les Polynésiens
LOTI	Rarahu
MELVILLE	Typée
NORDHOFF et HALL	Mutiny on the " Bounty "
	Men against the sea
	Pitcairn Island
	White shadows in thé South Seas
O'BRIEN	Les derniers sauvages
RADIGUET	Les îles Marquises
ROLLIN (Docteur L.)	Guide de Tahiti
RUSSELL	Les Immémoriaux
V. SEGALEN	Grammaire tahitienne
M. SENAG	Dans les mers du Sud
R. L. STEVENSON	Atlas des Colonies françaises
GRANDIDIER	

Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales : guide de colonies françaises

Bulletin de la Société des Études Océaniques

Bulletins du Bernice P. British Muséum

Bulletin Agence générale des colonies, Revue Coloniale, Revue maritime et coloniale. Revue Navale, Comité l'Océanie française, etc.

TAHITI

TERRE FRANÇAISE COMBATTANTE

LES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS D'OcéANIE	PAGE
Description Géographique	2
Position Géographique	
Dispersion—Climat	
Découverte et Histoire	18
Ressources et Richesses	29
LES FRANÇAIS D'OcéANIE	
Les Polynésiens	42
Les origines	
La race	
La vie primitive	
Les polynésiens d'aujourd'hui	
Européens et asiatiques	64
Les européens et américains	
Les asiatiques	
TAHITI, TERRE FRANÇAISE LIBRE	
Ralliement des E.F.O. à la France Libre	72
Participation des E.F.O. à la guerre	84
Effort économique	
Effort militaire	
Valeur stratégique des E.F.O.	92